

NAITRE, MOURIR, RENAITRE ENCORE ET PROGRESSER SANS CESSE, TELLE EST LA LOI

Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE.

55e Année. | N° 10 | 1er Octobre 1912.

Directeur-Gérant : PAUL LEYMARIE

La Survivance Humaine

Extrait de la *Revue scientifique et morale du Spiritisme* d'août 1912.

ÉTUDE DE FACULTÉS NON ENCORE RECONNUES

Par Sir Olivier Lodge (1).

C'est avec joie que je salue l'apparition de ce livre, dont la forte substance donnera un puissant essor à l'étude du Spiritisme, parmi les gens réfléchis. Conçu dans un rigoureux esprit scientifique, ce travail n'avance que des faits certains, ce qui n'empêche pas l'auteur, avec toute la prudence nécessaire,

(1) Traduit de l'anglais sur la 3e édition par le Dr H. Bourdon. Préface de J. Maxwell. Prix : 5 francs.

de conclure cependant à l'affirmation que, suivant lui, des communications sont possibles avec d'autres intelligences que celles qui vivent actuellement sur la terre. On comprend la valeur d'une semblable déclaration quand elle est faite par l'éminent physicien, le membre de la *Société Royale*, l'ancien président de la *Société Anglaise de Recherches psychiques*, qui depuis vingt-cinq années étudie avec une admirable patience presque tous les phénomènes psychiques.

Bien qu'excessivement réservé, sir Olivier Lodge ne craint pas d'aller de l'avant. A l'inverse de beaucoup de ses émules français, il ne croit pas nécessaire de reculer devant les mots d'âme ou d'esprit, qui effarouchent si fort nos Académiciens de tout âge et de tout poil. Le savant anglais possède à fond les théories de la transmission de la pensée et de la télépathie qu'il a contribué à édifier. Les faits de clairvoyance et de psychométrie lui sont aussi familiers que les arcanes de la conscience subliminale. C'est donc à un spécialiste dans la matière que nous avons affaire, et son opinion a pour cela une grande valeur. Aussi, lorsqu'une consciencieuse analyse des faits, poussée à ses dernières limites, lui démontre l'insuffisance des hypothèses admises jusqu'alors, il ne cherche pas, comme tant d'autres psychistes ou métapsychistes, à éluder la conclusion nécessaire en se réfugiant dans des échappatoires. Loyalement, à l'exemple de Hodgson, de Hyslop, de Wallace, de Lombroso ou de Myers, il reconnaît que l'explication spirite est la seule qui soit capable de s'appliquer à tous les faits. On sent qu'aucune mesquine considération de respect humain ou d'intérêt personnel ne pèse sur cette haute conscience de chercheur. Avec lui, on est loin des petits calculs et des habiles réticences de ceux qui jugent utile de ménager la chèvre et le chou, n'ayant ni le courage ni la loyauté de braver les préjugés officiels. Puisse son exemple mettre un peu de cœur au ventre à ceux de chez nous qui en ont tant besoin.

On n'attendra pas de moi une analyse détaillée de cet ouvrage, que les limites d'un article ne me permettraient pas d'entreprendre. Mais il est un certain nombre de réflexions qui s'imposent à nous après la lecture de ce livre. Il est à remarquer que les méthodes les plus sagaces, les recherches les plus précises, les critiques les plus sévères appliquées à l'examen des faits spirites, n'ont fait qu'en démontrer l'indestructible réalité. C'est là un point d'une importance capitale pour nous, puisqu'il démontre que nos devanciers, malgré des erreurs individuelles inévitables, sont arrivés, malgré tout, dans l'ensemble, à la découverte de faits nouveaux dont l'existence est à présent hors de doute. Cela justifie la remarque de Lombroso, « que si le peuple n'a pas la méthode et la rigueur des savants, il y supplée par la multitude de ses observations, qui finissent par se corriger successivement ».

L'impression d'ensemble qui reste après la lecture de ce livre est que nous

sommes bien en présence de faits nouveaux pour la science, qui ouvrent à l'investigation des voies encore inexplorées. Pour résoudre le problème de la destinée, les anciennes discussions qui se fondaient sur l'autorité d'écritures dites « saintes », ou sur d'obscures et interminables controverses philosophiques, sont inutiles ; le mieux est d'aborder directement cette étude par l'observation et l'expérience ; on se sent alors sur un terrain solide et on ne gaspille pas son temps à tourner perpétuellement dans le même cercle de raisonnements sophistiques ou vicieux.

Maintenant que nous avons abattu les premières barrières du camp retranché des incrédules, nous devons nous attacher à présenter les phénomènes que nous étudions avec toutes les garanties qu'exige la méthode expérimentale. Il est urgent de nous persuader que les insuccès eux-mêmes ont une utilité et qu'il faut les mentionner aussi fidèlement que les réussites. A ce sujet, on ne saurait trop recommander comme des modèles à suivre les procédés de travail des membres de la S. P. R. Loin de se laisser décourager par les résultats défectueux qui se glissaient dans leurs recherches, ils notaient soigneusement *tous les faits* ; inlassablement ils multipliaient les expériences et les observations, et ce n'est qu'après avoir procédé à une sélection sévère qu'ils publiaient ces rapports qui sont des modèles d'impartialité. Sans doute, beaucoup de membres de cette société ont des théories que nous pouvons ne pas partager, mais ils ont l'immense mérite d'obéir pour la constatation matérielle des phénomènes à une discipline rigoureuse, de sorte que leur catalogue de faits est maintenant le trésor le plus riche en documents authentiques dans lequel il nous est possible de puiser, sans crainte de raisonner sur des observations sans valeur.

Quelle différence avec nos savants français, qui s'imaginent connaître la question psychique après avoir assisté par condescendance à deux ou trois séances ! Et même parmi les spirites, combien ont la patience nécessaire pour arriver à se faire expérimentalement une opinion personnelle ? Depuis trente ans, j'ai vu d'innombrables groupes se constituer, animés au début des meilleures intentions, — pour n'aboutir à rien, faute d'un peu de persévérance.

En effet, si des phénomènes remarquables ne se produisent pas immédiatement, si les études demandent de la patience pour développer les facultés du médium, au bout de quelques séances, le nombre des assistants se raréfie de plus en plus, le groupe se désagrège et c'est encore une tentative avortée, notre inconstance nationale ayant accompli son œuvre.

Il existe, heureusement, un certain nombre d'exceptions. J'ai connu et je connais encore des cercles qui, depuis des années, poursuivent silencieusement leurs travaux et qui sont parvenus à obtenir d'admirables résultats. Chaque fois que des personnes *sérieuses* prendront la résolution inébran-

lable de ne pas se séparer avant d'être arrivées à constater la réalité des faits spirites, je puis affirmer qu'elles réussiront, car c'est ce qui eut lieu jadis chez le colonel Devoluet, le Dr Puel, le Dr Chazarain et bien d'autres. C'est ce qui s'est produit à Gênes au cercle Minerve, et dernièrement encore avec le Dr Imoda à Turin, en compagnie de Linda Gazzera. Les grands médiums n'ont été développés que lentement et grâce au dévouement inlassable de ceux qui se sont consacrés à cette tâche ingrate.

Alors, si ceci est vrai, que les étudiants nous fassent grâce de leurs jérémiades sur la prétendue impossibilité de contrôler les faits ou de trouver des médiums. Chacun n'a que les phénomènes qu'il mérite. Rien ne s'acquiert sans peine et sans travail. Si vous voulez savoir si l'on ne meurt pas, si vous avez le ferme désir de résoudre la grande énigme, persuadez-vous bien que, sauf exception, les faits ne viendront pas vous trouver à domicile et qu'il vous faudra peut-être dépenser beaucoup de temps, énormément de patience et pas mal d'argent pour y parvenir.

Si la tâche est trop lourde pour les épaules des débutants, qu'ils s'adressent aux associations qui existent déjà, et là ils trouveront les éléments nécessaires à la réalisation de leur désir. *La Société Anglaise des Recherches psychiques* n'a réussi que parce qu'elle possède de puissantes ressources financières. Nous arriverons aux mêmes résultats lorsque, par le groupement, nous aurons mis en lumière la force immense qui dort, latente en ce moment, dans toutes les parties de la France.

Malgré la haute situation scientifique de beaucoup de ses membres, la S. P. R. a eu à soutenir des luttes violentes contre les ennemis de tout progrès :

« Les pionniers, dit sir O. Lodge doivent être prêts à recevoir de rudes coups. La mentalité d'un peuple ne peut changer qu'avec lenteur. Jusqu'à ce qu'elle soit transformée, les vérités nouvelles nées avant leur temps doivent subir le sort des choses qui naissent prématurément ; le prophète qui les annonce doit s'attendre à être pris pour un de ces inutiles, un de ces fanatiques, dont chaque époque a sa trop large part, et se contenter d'être, verbalement ou métaphoriquement, mis à mort comme si son exécution était chose nécessaire au processus régénératif du monde. »

A ceux qui s'imaginent qu'il est au-dessous de la « dignité » de la Science — avec un grand S — de s'occuper de ces sortes de choses, le recteur de Birmingham répond que c'est l'argument que l'obscurantisme emploie vis-à-vis de toutes les nouveautés.

« Les critiques que nous avons rencontrées, venant tantôt du monde scientifique, tantôt de celui de l'orthodoxie religieuse, ont exprimé en langage moderne presque toutes les formes démodées de la protestation timide ou de l'hésitation obscurantiste, grâce auxquelles les historiens de la science on

accoutumé de donner du piquant au long récit des découvertes et de leurs réalisations.

Tantôt on nous reproche de favoriser les empiétements du vieil esprit théologique sur le domaine de la Science, ou d'essayer de porter des mains impies de la Science sur les mystères de la Religion. Tantôt on nous informe que des savants compétents ont déjà complètement exploré le champ où nous nous proposons de travailler, ou qu'aucun homme de science qui se respecte ne condescendra jamais à s'occuper de ce répugnant mélange de fraude et d'hystérie. Tantôt encore on a pitié de nous comme de laborieux baguenaudiers qui se donnent un mal énorme pour prouver des choses infiniment petites; tantôt enfin on nous raille de chercher la solution de gigantesques problèmes avec tant de légèreté et si peu de profondeur. »

Il y a longtemps que les spirites français entendent chanter pareilles antiennes; il est consolant pour eux de constater que les hommes les plus éminents n'y échappent pas, ce qui, d'ailleurs, n'a aucune espèce d'importance, puisque ces braillements n'ont pas empêché la vérité de se faire sa place au soleil.

Pourquoi la S. P. R. continue-t-elle des recherches sur les phénomènes dont la réalité est certaine, tels que la transmission de la pensée, la télépathie ou les récits d'apparitions? Le savant répond que c'est pour essayer de découvrir les lois qui régissent les phénomènes. Personne ne doute de l'existence des tremblements de terre; et cependant si on étudie avec soin les frémissements les plus légers du sol, c'est pour mieux arriver à comprendre les conditions et la nature de ces phénomènes.

M. Lodge se demande si l'action télépathique est produite par des mouvements de l'éther, c'est-à-dire est due à une action physique, ou si elle a une origine immatérielle. Sans se prononcer absolument, il a tendance à croire que la communication entre deux cerveaux vivants éloignés ne doit pas être matérielle.

« Il est très désirable, écrit-il, que l'on arrive à résoudre cette question d'un mode physique ou non physique de communication dans les cas de télépathie; et si l'on parvient à établir d'une manière certaine qu'il se produit une communication sympathique entre des lieux aussi éloignés que l'Inde, l'Amérique ou l'Angleterre, ou encore des antipodes, communication qu'on ne perçoit pas dans l'intervalle, ni dans le voisinage de sa source, je serais disposé à voir dans ce fait-là une chose tellement différente de celles auxquelles nous sommes habitués en physique, que je serais fortement enclin à diriger mes recherches vers quelque autre mode plus direct de communication mentale. Certaines des expériences conduites par Mlle Miles et Mlle Ramsden tendent à confirmer une pareille hypothèse (1). »

(1) *Proceedings*, t. XXI, p. 60-93.

Les lecteurs de mon livre sur les *Apparitions Matérialisées* savent que c'est également la conclusion à laquelle je suis arrivé, en constatant que l'action télépathique diffère des Ondes Hertziennes en ce qu'elle semble aller directement à son but sans être réfractée, et qu'elle paraît affranchie de la loi d'affaiblissement suivant le carré de la distance qui régit toutes les manifestations connues de l'éther. De plus, il ressort de l'observation que ses effets à distance sont hors de toute proportion avec l'intensité de la cause, si on l'attribue à des actions chimiques produites dans la trame du système nerveux. Songeons enfin que si les rayons X, qui sont les plus pénétrants parmi les rayons connus, traversent presque toutes les substances, ce n'est qu'à quelques centimètres de leur source, tandis qu'il s'agit ici d'une forme d'énergie qui s'exerce parfois d'un continent à un autre, à travers tous les obstacles interposés. C'est pour cela que la télégraphie sans fil n'est qu'une analogie, et non une explication physique de la télépathie.

Souhaitons, avec sir O. Lodge, que cette question soit étudiée par les savants, car si l'on arrive à prouver scientifiquement que l'âme humaine produit à distance une action supra-physique, la démonstration de la possibilité d'une communication des esprits désincarnés avec nous en recevra un supplément de force, bien que l'on puisse concevoir aussi que c'est grâce à l'énergie particulière qui émane du médium qu'elle peut avoir lieu.

Parmi les cas d'écriture automatique cités dans cet ouvrage, il en est un bien intéressant, qui nous met encore en présence d'une révélation par la planchette d'un fait inconnu des médiums et supérieur à leurs connaissances. Deux jeunes filles instruites, mais n'ayant pas fait assez de mathématiques supérieures pour interpréter correctement ce qui leur fut donné, obtinrent une communication d'après laquelle l'intelligence qui dirigeait la planchette prétendit être celle d'un individu qui avait été *senior Wrangler*, c'est-à-dire classé premier aux examens de l'université. Pour éprouver sa science, elles lui demandèrent de donner l'équation qui représente le contour, à peu près en forme de cœur, qui est celui de la planchette. Celle-ci écrivit immédiatement $r = \frac{a \text{ Sin } \theta}{\theta}$. Mlle C. M. Pole, croyait en savoir assez pour construire la courbe représentée par cette équation. Mais elle se trompa. Le professeur J.-W. Sharpe, de Bournemouth, traça un graphique exact de la courbe, qui reproduit bien la forme extérieure de la planchette. Ce qui est vraiment intéressant, c'est que la formule générale de la cardioïde, qui représente un cœur, est $r = a\ (1 + \cos \theta)$ et qu'on la connaît bien, tandis que celle donnée par la planchette a été *inventée spécialement pour représenter le contour de la planchette*. « M. Sharpe — dit sir Lodge — considère comme peu vraisemblable qu'aucune des deux automatistes ait jamais vu le graphique exact de l'équation donnée par l'écriture. Il est naturellement beau-

coup plus difficile d'inventer une équation convenant à une courbe donnée (ce que l'écriture a fait dans le cas présent), que de tracer la courbe lorsque l'équation est donnée. »

Le célèbre médium Mme Piper, qui convainquit Hodgson et Hyslop de la réalité des communications spirites, continue d'être étudiée par les membres de la S. P. R. Il est utile de rappeler que l'on fit sur elle plusieurs tentatives pour savoir si elle est clairvoyante pendant l'état hypnotique. Ce fut d'abord le philosophe W. James qui réussit, le premier, à la mettre en sommeil, mais seulement après que son guide y eut consenti. Pendant cet état, qui diffère beaucoup par ses caractères de la trance médianimique, *aucun signe de transmission de pensée* ne put être décelé en elle, soit pendant l'état hypnotique, soit immédiatement après. « Autant que la preuve puisse en être faite, conclut W James, sa trance médianimique paraît donc être un trait caractéristique isolé dans sa physiologie. »

A son tour, sir Olivier Lodge voulut savoir si la clairvoyance ordinaire peut être invoquée pour expliquer les cas dans lesquels Mme Piper donne des renseignements exacts, lorsqu'on lui présente des objets ayant appartenu à des personnes décédées. Pour cela, il eut recours à un alphabet d'enfant, dont il prit au hasard quelques lettres sans les regarder, et qu'il plaça dans une boîte qui fut scellée en présence du professeur Carrey Foster. « Phinuit », le guide de Mme Piper, se trompa complètement.

Devant ces expériences, que faut-il penser des critiques qui veulent expliquer tous les phénomènes constatés avec ce médium soit par la lecture de pensée, soit par une clairvoyance d'une puissance presque infinie, puisqu'elle s'étendrait à n'importe quelle personne vivante? On voit toute l'insuffisance et la fantaisie de ces pseudo-explications qui n'ont qu'un tort, mais radical c'est d'être tout à fait arbitraires, parce que contraires aux résultats expérimentaux tentés sur Mme Piper (1). Dès lors, nous ne sommes plus étonnés de voir Hodgson écrire :

« Après avoir, pendant plusieurs années d'expériences éprouvé l'hypothèse de la télépathie entre vivants, et pendant plusieurs autres celle des « esprits », je n'hésite pas à affirmer avec l'assurance la plus absolue, que l'hypothèse des « esprits » est justifiée par ses résultats et que l'autre ne l'est pas. »

C'est la conclusion de tous ceux qui ont étudié mûrement *tous les faits*, sans idées préconçues.

(1) Il me sera permis de rappeler que j'arrivais à des conclusions semblables en 1902, dans mon livre : *Recherches sur la Médiumnité*, rien qu'en utilisant les observations faites par les magnétiseurs sur la clairvoyance et la transmission de la pensée. Les expériences de W. James et Lodge avec Mme Piper renforcent encore ces remarques, en leur donnant la sanction expérimentale (G. Delanne).

Voici l'opinion que s'est faite sir O. Lodge, d'après ses recherches personnelles :

« En somme, ces expériences et bien d'autres que j'omets, tendent à démontrer l'existence d'une intelligence extérieure, ou contrôle, distincte, autant que j'en puisse juger, de la conscience, aussi bien que de la subconscience de Mme Piper ou de tout autre médium. Elles rendent probable l'hypothèse provisoire que je choisis comme instrument de travail ; elle consiste à admettre la vérité approximative de l'opinion que les intelligences à l'œuvre expriment sur leur propre nature. En d'autres termes, j'ai le sentiment que nous sommes en rapport par un ou deux intermédiaires avec quelque strate de la personnalité survivante des individualités indiquées comme transmettant des communications. »

Mais c'est surtout le nouveau phénomène des *Cross-correspondance*, c'est-à-dire des communications croisées, qui a déterminé le changement d'attitude envers les phénomènes spirites, de beaucoup de membres de la S. P. R. qui y étaient opposés, tels que miss Johnson, M. Piddington, etc...

Je reproduis plus loin le chapitre XXIII du livre qui est consacré à ces phénomènes. On verra que l'intelligence survivante de F. W. H. Myers, très au courant de la mentalité de ses ex-confrères, s'est ingéniée à trouver une méthode qui paraît défier les interprétations par la transmission de pensée ou la télépathie. Elle consiste à faire écrire à plusieurs médiums, très éloignés les uns des autres, des messages qui paraissent n'avoir aucun sens, mais, qui, réunis, se complétant les uns les autres, deviennent intelligibles.

Vraiment, il faut admirer la persévérance et l'ingéniosité que les intelligences de l'au-delà ont mises pour démontrer leur existence aux plus obstinés des négateurs. Chaque fois qu'une objection soi-disant scientifique était produite, les invisibles prenaient un malin plaisir à en démontrer l'inanité par des faits nouveaux. Aux mouvements naissants et inconscients répondent les lévitations sans contact, que les expériences de Bottazzi à Naples, celles de l'*Institut général Psychologique* ou d'Ochorowicz démontrent réelles, par la photographie ou l'inscription graphique.

A peine l'automatisme psychologique de l'écriture des hystériques est-elle démontrée par MM. Binet, Janet et leurs émules, que voici des écritures de médiums en langues étrangères, des autographes qui sont donnés, des faits inconnus qui se révèlent, alors que *jamais* les sujets d'hôpital, eux qui obéissent pourtant si bien aux suggestions post-hypnotiques, ne peuvent reproduire.

A ceux qui ne voyaient dans les apparitions que des « ectoplasmes », des produits de l'idéoplastie, des fantômes inconnus de tous les assistants comme du médium se révèlent et ont l'ironie de faire constater leur identité. Mieux encore, les apparitions réveillent leur médium stupéfait, leur prétendu créa-

teur, pour causer avec lui! Parfois ce sont deux, trois fantômes qui sont visibles simultanément; et dans d'autres circonstances, ils écrivent ou parlent en employant une langue réelle que personne ne connaît.

Où sont donc les aveugles? Est-ce parmi les Spirites? non, car alors il faudrait faire abandon de tout raisonnement et de toute logique. C'est bien du côté des négateurs que le misonéïsme sévit, et d'autant plus, qu'ils se bouchent volontairement les yeux pour ne pas voir cette éclatante vérité.

Quel protée, quel magicien, quel démiurge serait le subconscient, s'il possédait seulement la dixième partie des facultés qu'on lui attribue et s'il existait avec tous ces pouvoirs, l'homme deviendrait réellement un Dieu tout-puissant puisqu'il posséderait un savoir universel, pourrait créer et animer des créatures fugitives formées de chair et d'os, en se jouant des limites de l'espace et du temps. Mais alors, soyez logiques, ce serait tout de même vraiment autre chose, et un peu plus, qu'un « oxynitrocarbure d'hydrogène colloïdal »!

Pour en revenir aux choses raisonnables, voici quelques passages de la conclusion de ce beau livre qui méritent d'être reproduits. En étudiant les correspondances croisées, que découvre-t-on?

« Nous découvrons — répond le savant — que des amis défunts, dont quelques uns nous étaient bien connus et avaient pris une part active aux travaux de la Société pendant leur vie, spécialement Gurney, Myers et Hodgson, prétendent constamment communiquer avec nous, dans l'intention bien arrêtée de prouver patiemment leur identité, et de nous donner des correspondances croisées entre différents médiums. Nous découvrons aussi qu'ils répondent à des questions spécifiques d'une manière caractéristique de leurs personnalités connues et qu'ils témoignent de connaissances qui leur étaient propres... »

Parlant des difficultés que créent les phénomènes secondaires qui se mêlent aux communications pour en troubler le caractère, Sir O. Lodge emploie cette jolie figure:

« La barrière qui existe entre les deux états, — le connu et l'inconnu — est encore épaisse, mais elle s'amincit en quelques points. Comme des mineurs en train de percer un tunnel à ses deux extrémités, nous commençons au milieu du mugissement des eaux et de mille autres bruits, à entendre, de temps en temps, les coups de pic de nos camarades qui travaillent de l'autre côté. »

Ce sont mieux que des coups de pic, ce sont des coups de bélier; et sous leur choc répété s'effrite chaque jour davantage ce « vieux mur de l'incrédulité » dont parlait un ami de W. Crookes. Des livres comme celui-ci serviront puissamment à produire ce résultat. Soyons reconnaissants envers M. Lodge de son courage et remercions M. le Dr Bourdon de nous avoir présenté, en un langage élégant et clair, le beau travail du savant électricien

anglais. C'est une pierre de plus qui s'ajoute au grandiose monument que constitue déjà la science spirite.

GABRIEL DELANNE.

Introduction à l'étude des Correspondances croisées

Cet article forme le XXIII^e^ chapitre de l'ouvrage de Sir Olivier Lodge, intitulé : La Survivance humaine (1). *On jugera par sa lecture de l'importance que les membres actuels de la Société Anglaise des Recherches psychiques attachent aux Cross-Correspondance, pour établir l'identité du communicant.*

(*N. d. l. r.*)

La correspondance croisée est un sujet si vaste et si compliqué que, pour s'en former une opinion, il faut étudier les publications détaillées faites par M. Piddington, M^me^ Verall, M^lle^ Johnson, et d'autres, dans les derniers volumes des *Proceedings* S. P. R. Il serait autrement impossible d'arriver à la compréhension critique des matières qu'exigent les références littéraires auxquelles il est fait allusion avec une soigneuse recherche. Indépendamment de ce qu'elles peuvent être à d'autres point de vue, elles forment essentiellement des communications émanant d'un homme de lettres, destinées à être interprétées par des érudits; elles sont remplies d'obscures allusions classiques. J'ajouterai, qu'aujourd'hui de pareilles allusions littéraires sont obtenues même par l'intermédiaire de M^me^ Piper (2). Elles ne sont pas élémentaires et simples; elles révèlent au contraire une érudition dépassant de beaucoup la moyenne, supérieure par exemple à la mienne et à celle de tous les assistants. Les faits sur lesquels cette indication est donnée ne sont pas encore publiés (Oct. 1909).

Le caractère principal de la correspondance croisée consiste en ceci: Nous avons à étudier non pas les phénomènes produits par un seul médium animé par plusieurs contrôles apparents (3), comme nous l'avons fait jusqu'ici, mais inversement, les manifestations d'un seule contrôle apparent transmises par plusieurs médiums différents ; ceux-ci écrivent automatiquement d'une manière indépendante les uns des autres, ils sont fort éloignés les uns

(1) Un volume in-8. Prix 5 francs.

(2) Voici donc encore un exemple « officiel » de communications qui dépassent le niveau intellectuel du médium, — car chacun sait que M^me^ Piper n'a jamais eu qu'une éducation tout à fait primaire, — et même celui des assistants, s'il faut en croire Olivier Lodge, bon juge en ces matières en raison de sa situation universitaire. (*N. d. l. r.*)

(3) Les Anglais donnent le nom de « Contrôle » à l'intelligence qui fait agir le médium (*N. d. l. r.*)

des autres, quelquefois ils ne se connaissent pas ; au début même, ils ne savaient pas quelle était la nature de la correspondance qui se poursuivait.

Dans beaucoup de cas, les messages obtenus isolément étaient inintelligibles et ne montraient un sens que plus tard, quand ils étaient combinés par une tierce personne. Ainsi, le contenu du message n'*existait dans aucune intelligence vivante* (1), tant que les correspondances n'étaient pas découvertes à l'aide d'une critique laborieuse, un ou deux ans après; alors les différentes parties de la communication étaient réunies, l'ensemble et l'intention en apparaissaient.

Le but de ces efforts ingénieux et compliqués est clairement, de prouver que ces phénomènes sont l'œuvre de quelque intelligence bien définie, distincte de l'un quelconque des automatismes. La transmission par fragments d'un message ou d'une allusion littéraire, qui sera inintelligible pour chacun des écrivains pris séparément, exclut la possibilité d'une communication télépathique mutuelle entre eux. Ainsi, on écarte ou l'on essaye d'écarter celle, de toutes les hypothèses demi-normales, que les membres de la Société de Recherches psychiques ont considérée comme la plus troublante et la plus difficile à éliminer. Ces efforts ont encore un autre objet : ils tendent évidemment à prouver, dans la mesure du possible, par la substance et la qualité du message, que celui-ci est caractéristique de la personnalité particulière de qui semble émaner la communication, et de nulle autre.

Tel a été évidemment le dessein des communicateurs eux-mêmes. L'ont-ils réalisé? Cette question ne pourra être résolue d'une manière concluante et définitive qu'avec du temps et du travail. Le chercheur qui désire se former une opinion personnelle de quelque valeur sur ce sujet doit, comme je l'ai dit, lire en entier les consciencieux mémoires de M. Peddington, de Mlle Johnson et de Mme Verall publiés dans les derniers volumes des *Proceedings* de la Société ; ces études sont importantes et leur lecture n'est pas chose aisée.

Découverte des Correspondances croisées

Les correspondances croisées forment une matière très vaste, et assurément en voie d'accroissement. La meilleure manière de la présenter, quoiqu'elle ne puisse être qu'une sorte d'introduction et un compte-rendu initial, est de citer l'article de notre déléguée aux recherches, Mlle Johnson, notamment le chapitre 14, intitulé : *La théorie des correspondances croisées*. C'est, en effet, à sa patiente attention et à sa perspicacité qu'est due la démonstration de l'existence de ces concordances, alors en voie de se développer vers leur forme actuelle, qui est frappante aujourd'hui.

(1) C'est nous qui soulignons. (*N. d. l. r.*)

Ce chapitre débute par une citation empruntée à F. W. H. Myers indiquant l'attitude de l'écrivain à l'égard de ces recherches :

« Ici, nous ne sommes pas les véritables inventeurs. Les expériences que nous sommes en train de faire ne sont pas l'œuvre de l'ingéniosité terrestre. Toute notre contribution aux nouveaux résultats se borne à de la patience, à de l'attention, du soin ; à une disposition sincère à recevoir et à scruter tout ce qui nous sera confié par des intelligences au delà des nôtres. Je dis que ce sont des expériences ; elles sont probablement d'une difficulté et d'une complexité qui surpasse notre imagination, mais elles sont instituées de l'autre côté de l'abîme, elles sont dues aux efforts d'esprits qui distinguent des voies d'accès et aperçoivent des possibilités qui, pour nous, sont dans une obscurité impénétrable (1). »

L'article continue ainsi :

« Dans *Human Personality*, M. Myers fait plus d'une fois allusion à une de ses théories favorites : l'influence de la science sur la pensée moderne n'est pas seulement limitée à cette vie, mais elle peut être apportée dans l'autre, et tendre ainsi à fortifier les preuves en faveur de la communication avec les morts. Ces derniers, pense-t-il, commencent à comprendre de plus en plus clairement ce qui constitue en réalité une bonne preuve et ils peuvent découvrir peu à peu de meilleurs moyens de la produire. Il formule avec beaucoup de clarté cette hypothèse dans le passage plus haut cité, et il semblerait, d'après nos dernières investigations, que des expériences du genre de celles qu'il y pressent se font peut-être en ce moment.

A diverses reprises, M. Myers et le Dr Hodgson ont essayé d'obtenir des connexions entre les messages — écrits ou verbaux — de différents automatistes. Il est loin d'être facile de réunir les conditions favorables à l'essai de ces expériences, et malheureusement aucun compte-rendu de ces essais ne paraît exister, du moins à ma connaissance. Quelques allusions y sont faites cependant dans plusieurs lettres adressées par M. Myers à Mme Thompson ; par exemple, le 24 octobre 1898, il écrivait :

« Le docteur Hogdson passe l'hiver en Amérique ; il a des séances avec Mme Piper. Quelle chose magnifique ce serait si nous pouvions obtenir une communication entre les contrôles de chaque côté. »

D'intéressants rapports entre les automatismes de Mme Thompson et ceux d'autres sensitifs avaient déjà été signalés dans le mémoire de M. Piddington : « Sur les genres de phénomènes manifestés dans la trance de Mme Thompson (2). »

Cependant, le développement le plus notable des correspondances croisées

(1) *Human Personality*, t. II, p. 275.
(2) *Proceedings*. S. P. R. Tome XVIII, p. 104-307.

et la première apparition d'un de leurs modes vraiment compliqués et remarquablement probants de son produits après la mort de M. Myers.

On l'observa d'abord dans les écrits de Mme Verall; une grande partie de son rapport à ce sujet (1) est consacrée aux correspondances entre ses écrits et les écrits ou le langage automatique d'autres sujets:

« En les examinant sur des épreuves, au début de 1906, continue Mlle Johnson, un fait me frappa. Dans quelques-uns des cas les plus remarquables, les indications données dans l'écriture d'un des automatistes n'étaient pas la simple reproduction des indications données par l'autre, mais semblaient représenter différents aspects de la même idée, les uns supplémentant les autres, ou les complétant. Aussi dans un cas (2), l'écrit de Mme Forbes, prétendant émaner de son fils Talbot, mentionnait qu'il allait prendre congé d'elle parce qu'il cherchait un autre sensitif, écrivant automatiquement afin d'obtenir la confirmation de ses propres écrits. Le même jour, Mme Verall écrivit un message où il était question d'un pin planté dans un jardin ; la communication était signée d'une épée et d'un clairon suspendu. Cette dernière figure faisait partie de l'écusson du régiment auquel avait appartenu Talbot Forbes, et Mme Forbes avait dans son jardin quelques pins provenant de graines envoyées par son fils, les faits étaient inconnus de Mme Verall.

« Dans un autre cas (3) trop compliqué pour être résumé ici, Mme Forbes fit les 26 et 27 novembre 1902 des allusions tout à fait dénuées de sens pour elle, à un passage du « Banquet » que Mme Verall avait lu ces jours-là. Ces allusions s'appliquaient aussi d'une manière appropriée à une phrase obscure contenue dans le texte écrit par Mme Verall le 26 novembre; le 18 décembre, l'écriture de Mme Forbes montrait plusieurs essais faits pour donner un mot décisif, « Dion ou « Dy », lequel disait-on, « se trouvera dans celui de Myers... ». Mme Verall interpréta ce mot à l'époque, pour des raisons qu'elle donne, comme « Diotima »; une description de la même partie du Banquet contenant la mention de « Diotima » parut dans la *Personnalité humaine*, qui fut publiée environ trois mois plus tard, en février 1903. D'autres allusions au Banquet apparurent dans les écrits de Mme Forbes au commencement de 1903 (p. 269-271).

« Dans un autre cas (Voyez le rapport de Mme Verall, p. 246) le 16 octobre 1904, l'écriture de Mme Verall donna des détails, vérifiés plus tard, sur les occupations actuelles de Mme Forbes; immédiatement après, Mme Verall eut l'impression mentale que Mme Forbes était assise chez elle, dans le salon, la forme de son fils était devant elle et la regardait. Le même jour l'écrit de Mme Forbes prétendant émaner de son fils, mentionna que ce dernier était

(1) *Pro.* Tome XX, p. 205-275.
(2) L. C. p, 223.
(3) L. C. p. 241-245.

présent, qu'il désirait que sa mère pût le voir, et qu'une preuve décisive était donnée pour elle en ce moment à Cambridge.

« Je me convainquis en étudiant ces cas, qu'il y avait dans la forme particulière affectée par eux, la manifestation d'un dessein spécial, d'autant plus que dans l'écriture de Mme Verall, on trouvait fréquemment des affirmations faites en apparence pour attirer l'attention sur quelques genres de preuves originales — comme, par exemple, la superposition de certaines choses sur d'autres, ce qui rendrait alors le message clair.

« La caractéristique de ces cas — au moins de certains d'entre eux, — est que nous n'obtenons pas, dans l'écriture d'un automatiste, la reproduction littérale et comme mécanique de phrases contenues dans le texte d'un autre, nous n'obtenons même pas la reproduction de la même idée en des termes différents *comme cela pourrait résulter d'une télépathie directe entre eux* (1). Ce que nous obtenons est un fragment de message dans un texte qui semble n'avoir aucun intérêt ni aucun sens, et dans un autre texte, un autre message fragmentaire, également sans signification apparente ; mais quand nous réunissons ces deux textes nous voyons qu'ils se complètent l'un par l'autre et qu'ils sont inspirés en apparence par une seule idée cohérente exprimée partiellement dans chacun d'eux.

« L'idée me vint alors que, par cette méthode, on pourrait, mieux que par toute autre, obtenir des preuves plus concluantes de l'action d'une troisième intelligence, extérieure à l'esprit des deux automatistes. Si nous trouvons simplement la même idée exprimée même de manière différente par tous les deux, cela peut, comme je viens de le dire, s'expliquer par la télépathie entre eux ; mais il est beaucoup plus difficile de supposer que la perception télépathique d'un fragment pourrait amener la production d'un *autre* fragment dont la relation avec le premier ne peut être découverte que par des comparaisons attentives.

« Le défaut de tous les cas bien prouvés de télépathie émanant apparemment des morts, est, naturellement, qu'ils peuvent être expliqués par la télépathie entre les vivants. Si un fait révélé par le médium est connu par une personne quelconque existant certainement — c'est-à-dire vivant — nous devons attribuer le message à cette cause, plutôt qu'à une personne dont l'existence est incertaine — c'est-à-dire à un mort. Agir autrement serait supposer le problème résolu, car c'est justement l'existence du mort qu'il faudrait établir (2).

(1) C'est nous qui soulignons ce passage important. (*N. d. l. r.*).

(2) Ici, on nous permettra de faire observer que ce raisonnement n'a qu'une rigueur apparente. En effet, *il suppose* que la télépathie peut s'exercer entre deux personnes quelconques : l'écrivain d'une part, et un inconnu de l'autre, chose que ni l'observation ni l'expérience n'ont permis de constater. En réalité, dans la presque totalité des cas, la télépathie exige un rapport sympathique entre l'agent et le percipient, rapport qui, dans la règle, *n'existe pas* entre deux individus pris au hasard. Donc, si un message renferme l'in-

« Jusqu'à présent les preuves en faveur de la survie ont dépendu d'indications paraissant montrer que le contrôle du médium se souvenait des incidents de sa vie passée. Il n'y aurait aucune utilité pour lui à communiquer télépathiquement des renseignements sur sa vie présente puisqu'on ne pourrait pas prouver la vérité de ces communications. Telle est la différence fondamentale entre les types de preuves applicables à la télépathie entre les vivants et la télépathie avec les morts (1).

« La télépathie relative aux faits présents, comme on l'observe parfois entre personnes vivantes, a une valeur probante plus grande que la télépathie relative au passé, car il est plus facile d'exclure la connaissance normale des événements actuels que celle du passé. On a pensé qu'il était impossible d'obtenir une preuve de ce genre à l'appui de la télépathie avec les morts, puisque les événements actuels sont, ou bien connus de quelques personnes vivantes — dont l'action télépathique n'est pas exclue, — ou bien inconnus de tous les vivants, et alors il serait difficile, sinon impossible de prouver leur réalité.

« Dans ces correspondances croisées, nous trouvons cependant de la télépathie apparente concernant le présent — c'est-à-dire, que les indications reçues sont à peu près contemporaines aux événements correspondants, — et se référant à des faits actuels qui sont, en tout état de cause, inconnus à toute personne vivante ; en effet, le sens et la portée du message est souvent inintelligible à chaque automatiste jusqu'à ce que la solution soit trouvée par la comparaison des deux écrits. En même temps, nous avons la preuve de ce qui s'est produit dans les écrits eux-mêmes, par exemple, au moyen de quelque indication spéciale mentionnant qu'une correspondance croisée est tentée ; ainsi il semble que cette méthode ait pour objet de satisfaire nos exigences, quant aux preuves.

« En admettant la possibilité de communiquer avec les morts, on peut supposer que, dans ces dernières années, un certain nombre de personnes ont essayé de communiquer avec nous ; elles sont assez instruites pour connaître les objections faites aux preuves antérieures par de raisonnables scepti-

dication de quelque chose connu par une personne quelconque existant en ce moment sur la terre, l'induction légitime ne nous autorise pas à supposer que c'est cette personne qui est l'auteur de cette révélation, la condition essentielle de la télépathie, c'est-à-dire le rapport n'existant pas. Et puis, parfois, le style du communicant est si personnel qu'une transmission seulement télépathique ne pourrait l'expliquer (*N.d.l.r.*).

(1) Voici encore une affirmation trop absolue. Des renseignements sur la vie future, semblables dans le fond, fournis par des médiums *qui ne se connaissent pas*, acquièrent une grande valeur par leur concordance, car la télépathie entre vivants ne les explique pas, non plus que l'hypothèse que ce seraient des inventions de la conscience subliminale, car celles-ci diffèrent trop entre elles suivant les individus, pour que nous puissions nous attendre à ce qu'elles s'accordent dans des descriptions précises sur les conditions de la vie future, surtout si les médiums ignorent ce qui a été obtenu antérieurement (*N.d.l.r.*).

ques, et elles sont assez intelligentes pour bien comprendre la force de ces objections. On peut supposer que ces personnes ont inventé un moyen — celui des correspondances croisées — pour répondre à ces objections. Il est certain que les correspondances croisées sont un élément caractéristique de l'écriture automatique recueillie par nous dans ces dernières années, notamment les textes de Mme Verall, de Mme Forbes, de Mme Holland, et, plus récemment encore de Mme Piper. Le point important est la nouveauté de cet élément. Nous avons des raisons pour croire, comme je l'ai montré plus haut, que l'idée de donner dans un écrit le complément d'une communication donnée dans un autre ne s'est pas présentée à l'esprit de M. Myers de son vivant. Je n'en ai trouvé aucune indication dans ses publications. Ceux qui ont fait des recherches sur l'écriture automatique depuis sa mort n'ont pas davantage inventé cette méthode, si réellement il y en a une. Ce ne sont pas les automatistes eux-mêmes qui l'ont découverte, mais quelqu'un qui étudiait leurs écrits; ce fait a toutes les apparences d'un élément importé du dehors; il suggère l'idée d'une invention indépendante, d'une intelligence active constamment au travail dans le présent, et il n'est pas seulement l'écho ou le reste d'individualités passées. »

Oui, ce plan suggère l'idée d'une invention indépendante, — *d'une intelligence actuellement active dans le présent, non d'un écho ou d'un reste d'individualités passées.*

Ainsi les choses ont été en se développant, et un nouveau système encore plus compliqué de correspondances croisées de nature préméditée, évidemment expérimentale, vient d'être découvert par M. Piddington dans les textes des automatistes ci-dessus mentionnés, quand on les compare indépendamment ; on y trouve la déclaration voilée tendant à prétendre, d'une manière symbolique, mais définie, que telles correspondances seront découvertes si on les cherche. Celles qui l'ont été jusqu'ici, sont rapportées dans les *Proceedings ;* ce sont des documents que je n'examinerai pas, car il n'est pas possible de les résumer actuellement d'une manière effective.

RÉSUMÉ

Dans ces dernières années, nous avons été amenés à reconnaître que les contrôles tentent, avec persistance, de communiquer des idées définies au moyen de deux ou de plusieurs automatistes différents, qu'ils s'efforcent, en même temps, de les empêcher de communiquer entre eux télépathiquement ou subconsciemment ; qu'afin de réaliser ce projet réfléchi, les contrôles expriment les éléments de l'idée d'une manière si voilée, que chacun des écrivains apporte sa part contributive sans la comprendre. Cependant chaque texte contient souvent un symbole ou une phrase concourant à l'identification, en sorte que celui qui l'examine et le critique y trouve l'indication que la con-

cordance est intentionnelle et non fortuite ; de plus l'idée ainsi exprimée par coopération est si définie, qu'une fois la solution trouvée, aucun doute ne peut exister sur son exacte interprétation.

C'est le genre de preuves que tout récemment nous avons, à maintes reprises, obtenu. Les communications nous disent qu'il y a d'autres concordances encore à découvrir par nous, et un collationnement plus attentif des documents a déjà montré que cela était vrai. Une telle démonstration exige une étude critique et attentive ; elle n'est pas sensationnelle en elle-même, mais elle tend à donner une preuve solide de l'intervention d'une intelligence indépendante derrière l'automatiste.

« S'il en est ainsi, dit le Président actuel de la *Société des Recherches psychiques*, Mme Sidgwick, il devient extrêmement important et intéressant de savoir quelle est cette intelligence. Peut-elle être un esprit encore incarné dans un corps? Sommes-nous au contraire en rapport avec des esprits qui ont survécu à la mort du corps et qui s'efforcent, au moyen des correspondances croisées, de donner la preuve de leur intervention ? Si cette dernière hypothèse est vraie, elle signifierait que, dans la conduite de nouvelles expériences pour démontrer la survie, la coopération intelligente entre des esprits autres que ceux d'êtres humains, incarnés dans un corps, et les nôtres, est devenue possible. Nous aurions le droit de penser que nous arriverions à une phase nouvelle, d'une très grande importance, de la Société. »

Considérons un instant tout le sens, toute la portée d'un jugement que, pour ma part, je tiens pour entièrement fondé, malgré qu'il soit formulé comme une hypothèse : *La coopération intelligente entre des esprits autres que ceux d'êtres humains, incarnés dans un corps, et nous-mêmes, est devenue possible.*

Il sera difficile de présumer de l'importance d'une conclusion aussi grave dès qu'elle pourra être finalement affirmée.

Les aperçus pratiques que l'homme a de l'Univers prennent une forme nouvelle. Au moment où sa puissance de locomotion physique commence à prendre un accroissement tel, qu'il ressemble à une révolution, qu'il lui donne accès à la troisième dimension et ne le limite plus à une surface solide ou liquide, à ce moment même, sa puissance d'intercommunication mentale est en voie d'extension ; il y a, en effet, des signes qui nous permettent de penser que nos communications ne seront pas bornées à celles que nous pouvons avoir avec les habitants de la Terre dont nous sommes les contemporains, mais qu'elles nous permettront d'utiliser une science et des pouvoirs supérieurs aux nôtres, au point même de nous donner des indications dignes de foi sur d'autres conditions d'existence (1).

OLIVIER LODGE.

(1) Nous possédons déjà des indications sur le monde de l'au-delà, et nous les devons au

Liberté et Responsabilité

LÉON DENIS

Extrait du FRATERNISTE du 3 otobre 1912.

Selon le désir de la Direction du *Fraterniste*, je vais résumer les considérations qui m'ont fait adopter, à l'exemple d'Allan Kardec et des grands philosophes spiritualistes, la croyance au libre-arbitre.

Nos contradicteurs voudraient faire l'homme, l'instrument passif et le jouet des influences occultes, l'agent irresponsable des esprits bons ou mauvais.

Mais si l'esprit, dans l'espace, est libre de nous influencer, pourquoi ne serions-nous pas libres d'accepter ou de repousser ses inspirations, nous qui sommes de même nature psychique que lui?

Si la matière amoindrit et voile temporairement nos puissances spirituelles, elle n'en suspend pas l'action comme on semble croire.

La difficulté du problème provient de ce fait qu'il est impossible de préciser en toute destinée humaine la part à attribuer à la libre initiative de l'être, et celle des lois et des influences extérieures qu'il subit. Notre liberté est forcément limitée par l'ordre et la règle universels, sans quoi l'harmonie du Cosmos serait vite troublée. Mais il résulte d'une observation attentive des faits, comme de l'enseignement des Grands Esprits, que notre part de liberté, si restreinte soit-elle, n'est jamais nulle, qu'elle s'accroît à mesure que l'être gravit les degrés de la hiérarchie spirituelle.

Ce que nous considérons comme fatal, c'est-à-dire les épreuves et les maux qui nous assaillent dans le cours de notre vie ne sont autre chose que les conséquences d'un passé, qui retombent sur nous en vertu de la loi qui fait revenir les effets vers leur cause. Si chacun pouvait ouvrir le livre caché en lui, où sont inscrites toutes ses existences, comme certains peuvent le faire, nous serions tous frappés de l'enchaînement logique qui relie nos actes et leurs conséquences, et nous admirerions l'ordre merveilleux qui préside à l'harmonie morale, comme à l'équilibre physique du monde.

travail réfléchi et prudent d'Allan Kardec. Les communications de George Pelham à Hodgson, ont permis de constater que les esprits ont un *périsprit*, un corps fluidique ; que la vie d'Outre-Tombe se poursuit dans l'espace sans perturbation mentale ou intellectuelle. Que l'âme dégagée du corps n'est ni dans un paradis, ni dans un enfer, mais qu'elle continue de vivre dans un autre milieu où se poursuit son évolution. Laissons les savants suivre leurs méthodes spéciales ; attendons sans impatience qu'ils aient épuisé le champ des hypothèses et alors, après de grands détours, ils arriveront enfin au point où nous sommes parvenus, puisque chaque pas en avant qu'ils font les engage, toujours plus avant, dans la voie où nous les avons devancés.

(N. d. t. r.)

C'est ce qui explique que l'avenir puisse être prévu dans tous les cas où il est la résultante du passé.

Or, cette étude et cette prévision ne sont possibles qu'exceptionnellement; de là, notre incertitude et nos faux jugements sur la nature des principes qui régissent l'évolution humaine.

En effet, celle-ci n'a d'autre but que d'affranchir l'être peu à peu des servitudes matérielles et des forces ambiantes, de développer ses énergies vitales, et, en même temps que sa personnalité et sa conscience, d'accroître en lui le sentiment de son indépendance morale, de sa dignité et de sa responsabilité. L'évolution n'est pas autre chose que la conquête graduelle de la liberté et, par suite, l'attribution aux êtres d'un rôle de plus en plus important dans l'Univers.

Le long martyrologe de l'humanité, l'holocauste volontaire des héros, des sages et des martyrs est la démonstration éclatante à travers l'histoire, de cette vérité que la libre volonté de l'homme peut triompher de toutes les épreuves, affronter tous les supplices et s'affirmer jusque dans la mort !

Mais la question va revêtir plus d'ampleur ; elle apparaîtra comme capitale, si l'on considère que l'idée de liberté est inséparable de celle de responsabilité. Si l'être était soumis à des influences extérieures *irrésistibles*, sa responsabilité deviendrait nulle. Le principe de justice, la notion du devoir seraient ébranlés dans leurs bases essentielles, et l'idée de Dieu elle-même qui en est inséparable s'effondrerait. Comment un déterministe spiritualiste pourra-t-il expliquer la douleur, étant privé de la seule réponse possible : la douleur est une réparation et un aiguillon ?

La négation de la responsabilité amène le pessimisme ; elle éteint les flammes vives et les énergies profondes de l'être. Elle l'amoindrit à ses propres yeux, le désarme au milieu des grandes luttes de l'existence.

La vie sociale prend une direction bien différente, suivant qu'on la considère au point de vue du déterminisme ou du libre-arbitre spirite. Avec ce dernier, nous apprenons à calculer les conséquences lointaines de nos actes. Notre vue embrasse, à travers les siècles, l'enchaînement des causes et de leurs effets éloignés, et, par là-même, nos libres résolutions s'exercent en des limites moins restreintes. Notre faculté de juger et de prévoir s'élargit en même temps que le cercle de notre action prend plus d'extension. Considérés au point de vue des résultats sociaux, le libre-arbitre et le déterminisme ont donc une valeur très inégale. Le sentiment que l'âme humaine est un centre de forces et de vie impérissable, destiné à se développer indéfiniment, nous porte vers le progrès ; au contraire, l'opinion que nous sommes des instruments passifs, les agents irresponsables de causes occultes, aboutit à la régression. Le premier nous procure, dans le combat de l'existence, une somme supérieure de confiance, de vigueur, de résistance. Il fournit un

appoint considérable aux forces sociales de développement et de reconstruction.

La France traverse à l'heure où nous sommes une crise redoutable. Notre pays est devenu le premier en Europe pour la consommation de l'alcool et la prostitution ; le dernier pour la natalité. Les peuples voisins, en parlant de lui, l'appellent « la nation qui se suicide » .

Au milieu de la décomposition générale, devant les flots débordants du crime et de l'anarchie, fruits du matérialisme et des fausses religions, le spiritisme avec sa morale austère, sa haute notion des devoirs et des responsabilités reste la suprême ressource et la dernière espérance de ceux qui veulent le relèvement de notre pays et de l'humanité.

Le déterminisme en se glissant parmi nous menacerait de rendre stériles tous les travaux, tous les efforts du Spiritisme depuis cinquante ans. Il irait contre toutes les aspirations, toutes les traditions de la race française.

Les Celtes ont été, à travers les siècles et sur tous les terrains, des défenseurs de la liberté. Leurs druides, à la sagesse profonde, en avaient affirmé hautement le principe dans leurs immortelles *Triades* :

« *Trois unités primitives et il ne peut y en avoir qu'une de chacune* :
Un Dieu ;
Une vérité ;
Un point de liberté ou se font équilibre toutes oppositions. »

. . . . . .

« *Trois premières choses simultanément créées* :
L'Homme ;
La Liberté ;
La Lumière. »

. . . . . .

« *Trois alternatives de l'homme :*
Abred et Gwenved ;
Nécessité et liberté ;
Mal et bien ; toutes ces choses étant en équilibre et l'homme ayant le pouvoir de s'attacher à l'un ou à l'autre suivant sa volonté. »

Soutenus par cette doctrine de lumière, les Gaulois, nos ancêtres, furent les défenseurs de la liberté du monde, en Orient comme en Occident contre la tyrannie romaine. La Gaule libérée, la France a incarné parmi les nations le principe de liberté. Pour le défendre, pour le faire triompher, elle est allée jusqu'aux folies héroïques ou dangereuses. Qu'est-ce donc que la liberté individuelle, la liberté politique, si la liberté métaphysique qui est leur essence n'existe pas ? Parlaient-ils un langage dénué de sens ceux qui écrivirent en tête des Droits de l'Homme : « Les hommes naissent libres » ?

O sainte liberté, toi pour qui tant d'êtres ont combattu et souffert, versé

leur sang, langui en des cachots, pour qui ils ont affronté l'échafaud, le gibet ; toi, qui as été le but des efforts de tant de générations, fallait-il s'attendre à voir des spirites, des penseurs, des hommes de bien, nier ton principe souverain et ton existence en l'âme humaine ? Jusqu'ici des matérialistes et des athées seuls l'avaient osé, car le matérialisme et l'athéisme ne peuvent faire des hommes libres, mais seulement des esclaves.

Le principe d'évolution, celui de la lutte pour la vie nous présente de magnifiques leçons d'énergie et de confiance en soi, en même temps qu'une loi de morale supérieure, si l'on voit dans l'être une cause, une force indestructible, destinée à évoluer par les vies sucessives, à travers les temps, à travers les siècles, à travers les mondes.

Rien ne se perd de nos efforts, de nos travaux, de nos douleurs. L'être grandit, s'élève de degrés en degrés, s'accroît en facultés, en puissance, en sagesse, en lumière.

LÉON DENIS.

PRÉJUGÉS ET SPIRITISME

Ouvrage inédit par M. Dubois de Montreynaud

(*Suite*)

Origines du Préjugé

En examinant minutieusement quelles ont pu être les causes, les origines du préjugé, on arrive graduellement, d'étapes en étapes, à reconnaître que quelques-uns ont été dans le principe de véritables règles établies et raisonnées. Consacrées par l'usage et par l'habitude, ces règles ont dû subir des modifications, des déformations afin de s'adapter aux nouvelles règles, mais ce n'est jamais que de très loin qu'elles les ont suivies : de sorte qu'après des années, des siècles mêmes, c'est à peine si l'on arrive à reconnaître l'espèce première, et que bien souvent on ne sait à quelle origine exacte il faut les rattacher.

N'oublions pas que l'orgueil seul avec l'égoïsme ont provoqué le Préjugé. N'est-ce pas en effet sous l'empire d'un sentiment de révolte contre une institution, une règle, une loi nouvelle, que le préjugé est né ? C'est parce que celui ou ceux que la nouvelle idée, que la chose nouvelle gênait, ont voulu s'en affranchir, qu'ils ont eu recours soit à une atténuation, soit à une déformation de l'idée nouvelle. Pour cela le plus souvent, il leur a suffi de se rattacher à la méthode, à l'usage ancien que l'on voulait remplacer pour

constituer le germe même de cette opposition qui, par la suite des temps, et patiné par l'usage qui lui imprimait toujours certaines formes particulières, empruntées aux circonstances et à la mentalité nouvelle, arrivait à lui donner une forme quelquefois hostile, quelquefois aussi, ressemblant de très loin à la forme nouvelle.

Dans d'autres circonstances, le préjugé est né de l'esprit de lutte contre une idée nouvelle; alors il affecte bien l'attitude hostile et même agressive. Dans le monde intellectuel le préjugé est particulièrement terrible. Peut-être devons-nous trouver la cause de cette particularité dans l'orgueil insensé que produit l'étude des sciences et de la philosophie quand elle s'égare dans le domaine matériel où il est entendu que l'on exclut l'idée de Dieu. Dans ce milieu on ne transige pas : pas de demi-mesures, pas de quartier. Il faut penser et dire comme pense et dit le maître, ou celui qui s'arroge ce titre, sinon on est exclu et indignement chassé.

Avant 1789, le préjugé était élevé à la hauteur d'une institution. Laissons intentionnellement le domaine intellectuel hors de cause pour l'instant afin de ne prendre qu'une fleur de ce champ où poussaient tant de plantes invraisemblables: je retiens le préjugé de naissance ou de caste dont le souvenir est bien propre, ainsi que l'a dit un philosophe moderne à nous faire rire, pour ne pas nous faire pleurer. En voici, entre nombres d'autres, un aperçu :

Le père de famille, de par le préjugé, n'était pas libre de distribuer sa fortune entre ses enfants. Il devait la laisser entière à son fils aîné, c'est-à-dire au premier de ses fils, car les filles n'héritaient pas. Les autres enfants conservaient seulement un droit bien précaire au foyer de famille et devaient nécessairement chercher ailleurs un asile et des moyens d'existence. C'était simple, brutal, parfaitement inique et monstrueux, surtout en ce qui concernait les pauvres filles qui au contraire de leurs frères, n'avaient pas le choix des moyens d'existence. Elles attendaient donc un mari... ou le couvent.

Les lois étaient explicites en réglant la succession sur la tête du fils aîné, mais elles limitaient chichement sans les exclure absolument, les idées de générosité et de largesses à faire par le père à ses autres enfants. Le préjugé s'était chargé de favoriser le fils aîné, et pas un père ne dérogeait au Principe barbare qui consistait à déshériter ses autres enfants.

Mais ce n'était pas tout. Le préjugé seul édictait aussi que les enfants ne devaient pas déchoir, c'est-à-dire, qu'il ne leur était pas permis de chercher des moyens d'existence dans des conditions autres que celles qui étaient catalogués et prévues suivant un formulaire tout conventionnel, mais faisant force de Loi. C'est ainsi que les fils de noblesse (oh! dérision!) ne pouvaient être que gens de cape ou d'épée : soldats ou prêtres. Or c'était assez généralement le couvent. On peut se faire une idée de ce que pouvaient

bien être des couvents composés d'hommes qui y apportaient une conviction, une vocation que les circonstances et le préjugé seuls leur avaient imposées, et qui se dérobaient ainsi malgré eux et par le seul préjugé, à une vie active, intelligente et féconde! Que penser aussi des couvents de femmes ainsi recrutés?

Pourrait-on affirmer qu'il n'y ait pas encore aujourd'hui des gens qui revendiquent ou qui se targuent de leurs titres de noblesse, pour regretter le passé, et qui, dans la mesure de leurs forces, essayent l'application des procédés barbares d'autrefois, en détournant le produit de leur succession au profit d'un de leurs enfants et en poussant froidement les autres dans les couvents ou dans les casernes?

Et encore aujourd'hui dans toutes les classes de la société, plus particulièrement dans les plus élevées, combien de pères de famille qui, cédant au préjugé, ont la prétention d'imposer à leurs enfants, sous prétexte de les empêcher de déchoir, telle ou telle profession, telle ou telle carrière, sans tenir compte de leur tempérament, de leurs goûts et de leurs aptitudes? Et, quand il s'agit d'une union à contracter, qui pourrait dire le nombre de mariages dans lesquels on a fait intervenir avant tout, les préoccupations d'intérêt, de situation, d'avenir, de convenances de famille et enfin les questions de santé pour finir, quand elles entrent en ligne de compte, les convenances personnelles, les sympathies et les affinités de jeunes gens? Serais-je téméraire de dire que les unions dans les classes dites élevées sont presque toujours la conclusion d'un arrangement de famille, et cela dans la proportion effroyable de 90 pour 100? Le préjugé! toujours le préjugé, cet infâme préjugé qui dans l'espèce s'impose à deux êtres qui ne demandaient qu'à unir leur existence à une âme sœur, et qui sont ainsi de propos mûrement délibéré, et en dehors d'eux, voués à une existence de parias, à la servitude la plus cruelle tout le long d'une vie où ils devront être rivés l'un à l'autre, sans qu'ils puissent dissoudre des liens qu'on leur a imposés, parce que le préjugé encore s'élève contre eux pour les en empêcher.

On discute souvent sur les causes graves de la dépopulation en France! A-t-on jamais envisagé sous son véritable aspect, ou plutôt sous l'aspect spécial que j'examine en ce moment cette question de la plus haute importance? Assurément, l'avarice et l'orgueil interviennent pour tarir les sources de la famille. Mais ne peut-on pas affirmer avec autant et plus de raison peut être, que les unions que je critique sont nécessairement frappées de stérilité? Un enfant pourra bien naître d'une des premières rencontres fécondes des parents. Mais la lassitude de l'un pour l'autre ne tarde pas à se faire sentir, on se crée au plus tôt une manière de vivre spéciale dans le ménage; chacun y apporte bientôt le même bon vouloir et trouve le moyen de vivre en liberté dans l'esclavage du mariage. Souvent aussi hélas! l'épouse, abandonnée, insultée,

humiliée, n'a plus qu'une consolation, celle du berceau où repose son enfant. C'est encore elle qui a la meilleure part, car le Spiritisme, après le Christ, nous montre que la douleur et la souffrance sont le meilleur lot pour l'homme qui sait les supporter avec courage, avec noblesse, parce qu'ainsi acceptées elles deviennent le creuset béni d'où son âme doit ressortir brillante et régénérée, digne enfin du Maître, digne de Dieu.

Ainsi le préjugé a précipité deux victimes dans une association à laquelle ni l'une ni l'autre n'était apte, n'était préparée. Un nouveau préjugé vient donc aggraver ce premier acte malheureux en frappant de stérilité une union, célébrée hier à grands renforts de carillons, de robe blanche, et, chose triste à dire, de bénédictions ! Et il faut assister à ce spectacle particulièrement pénible et désolant d'un berceau, où un joli bébé abandonné, qui aurait dû être le gage de l'amour chaste et fécond de deux âmes sœurs et les prémices d'une famille selon le cœur de Dieu, n'est plus que le vivant et continuel témoignage d'un adultère légal dont les acteurs se détournent en regrettant les circonstances où ils durent se donner. Désormais, et chacun de son côté, les deux époux sacrifieront à de nouveaux préjugés ; car le terrible ennemi se montre partout, même dans les actes d'une vie irrégulière où il imposera encore ses lois. Grâce à lui, en présence des actes les plus graves, on transigera avec sa conscience, avec ses principes de morale ; on se formera comme un *modus vivendi hybride* d'où la raison, le bon sens, l'honnêteté seront exclus, mais où on saura conserver un décorum, des apparences qui sauveront l'édifice aux yeux, tout au moins, des indifférents qui n'y prennent pas garde et des familiers qui ne s'y tromperont pas.

On ne craindra pas de masquer une conduite coupable sous des dehors aimables, bienveillants. On fera la charité avec une certaine discrétion, mais jamais tout bas, dans l'ombre, comme l'enseigne le Maître. On s'astreindra à des pratiques religieuses, même exagérées et sans conviction du reste, afin de donner la change et d'amuser la galerie : on en viendra à prostituer ce qu'il y a dans le cœur de l'homme de plus beau et de plus sacré, les sentiments d'affection conjugale et paternelle que l'on affectera d'étaler devant le monde. On palabrera odieusement les pratiques les plus respectables dont on se fera un moyen hypocrite, sans doute, de paraître un homme *comme il faut*, alors qu'on devrait être couvert du profond mépris de tous.

La vie suivra son cours dans ces conditions lamentables. Un jour viendra où il faudra songer à l'éducation de l'enfant ; et alors tout, absolument tout, sera sacrifié au préjugé. Le préjugé présidera encore au choix d'une carrière, à l'union de cet enfant qui sera la triste continuation de ses parents, à moins que sous l'influence d'une volonté mûrie par l'épreuve, d'une conscience en révolte contre une autorité qui n'a su s'exercer sur lui que par le mal, cet enfant ne s'affranchisse d'une tutelle néfaste sous l'influence de laquelle il

devrait nécessairement subir les tristes effets que, malgré toutes les plus habiles menées, ses parents *n'ont pu* lui *dissimuler*.

Dans la classe moyenne, le foyer de la famille présente le plus généralement le spectacle consolant de l'union chrétienne, où les époux entendent leurs devoirs selon l'Esprit de la saine morale. Le préjugé dissolvant qui tend à être élevé à la hauteur d'une institution ou d'un principe dans les classes supérieures, n'a pas encore empoisonné les classes bourgeoises, mais il s'y manifeste d'une manière violente lorsqu'il s'agit de l'éducation et de l'instruction à donner aux enfants.

Ici, si nous ne rencontrons pas le préjugé de l'orgueil de caste, nous trouvons en échange l'ambition des situations supérieures et l'orgueil de parvenir plus haut. Le sentiment si noble, si naturel, si bien prévu et inscrit dans notre destinée de tendre toujours à nous élever, se trouve ici indignement faussé et travesti. Ce qui est une qualité séduisante, un moyen de perfectionnement et d'avancement se transforme en une vile ambition, en un orgueil insatiable. Au lieu de voir féconder le cœur par le développement des sentiments les plus louables, la charité et l'altruisme, on le stérilise et on le dessèche en l'inondant d'égoïsme, en faisant entrevoir à l'homme comme prix de ses efforts, l'accession des honneurs, des faveurs, l'obtention de la richesse, de la fortune, au mépris de tout ce qui serait de nature à lui barrer la route.

Sous cette influence désastreuse, l'enfant sent germer dans son cœur des sentiments d'orgueil par les prétentions, les exagérations qu'on lui a inspirées; d'égoïsme, d'amour féroce et sans restriction de sa personnalité; de jalousie pour son prochain qui le dépasse. Au lieu de l'esprit de fraternité qui l'amènerait à aimer son prochain, il n'a que de l'aigreur et de la haine pour ceux qu'il considère comme ses rivaux ; de dédain et d'indifférence pour ceux auxquels il se sent supérieur. L'esprit d'émulation qui est un aiguillon naturel et noble se transforme en un levain amer qui engendre en toutes circonstances l'animosité, la haine, le ressentiment, et va jusqu'à l'idée de vengeance.

Dans ces dispositions d'esprit qui ne vont jamais s'affaiblissant, les unions se ressentent fatalement de ces empreintes funestes, et ce n'est pas sans de graves appréhensions que l'on peut en envisager les conséquences.

On peut affirmer que le préjugé est bien le fruit d'une évolution empirique incessante, soit dans la vie pratique, soit sur le plan de l'intelligence : et il n'y a pas de phénomène plus frappant dans l'histoire que la lente et profonde transformation des idées morales et des idées religieuses à mesure que se modifient, d'une part, les connaissances relatives au monde extérieur, d'autre part, les formes sociales. Après quelques générations l'atmosphère morale devient funeste à certaines conceptions et s'imprègne de sensations nouvelles portant l'empreinte de besoins nouveaux qui aspirent à se satisfaire'

Les besoins de notre âme ont, de tout temps, été nombreux et leur satisfaction toujours imparfaite. Pour y satisfaire l'homme a toujours eu recours à une méthode empirique toujours vague, générale et subjective. C'est là le point de départ du préjugé, et en découvrant son origine, nous en apercevons et pouvons en connaître en même temps l'évolution comme aussi la valeur et la fragilité. Cette appréciation est sincère, loyale, et ne saurait déguiser un sentiment de scepticisme, car il est impossible de fermer les yeux sur la lente et radicale transformation que subissent au cours des siècles, les idées, les sentiments et les besoins.

L'expérience nous démontre à l'évidence qu'il serait absurde de consacrer dogmatiquement une théorie que l'avenir n'aura pas à corriger. Celui, dit un sage, qui reconnaît l'imperfection de son instrument, et qui de bonne foi en tient compte en discutant les observations qui lui sont présentées, a plus de chance d'atteindre la vérité que s'il le déclarait infaillible. Et la prétention émise par la théologie dogmatique d'énoncer des vérités indubitables et indiscutables ne lui donne pas la moindre parcelle de l'infaillibilité qu'elle s'arroge en fait, bien au contraire.

Nous devons repousser le dogmatisme par attachement à sa vérité ; car la prétention téméraire de la posséder tout entière nous empêche dès lors, de la chercher et de la découvrir dans les mille replis de la réalité.

De tout ce qui précède on peut faire des déductions simples, naturelles et logiques tendant toutes au même point qui a été l'objet de la démonstration que nous avons voulu faire : la force et le danger du préjugé.

La lutte contre le préjugé

La lutte contre le préjugé présente tous les caractères d'une guerre où la diplomatie doit souvent faire place à la violence, mais où les passions s'exercent avec le plus de force. J'ai nommé ces fleurs de mal qui sont l'orgueil, l'égoïsme, l'envie et toutes leurs succédanées qui s'hybrident sur leur souche empoisonnée.

Dans la vie habituelle, il y a comme une tendance, un entraînement à ce qu'*On* accepte ce qu'*On* est convenu de faire, ce que chacun fait, et l'on éprouve comme une gêne et une résistance, on se sent pris comme d'un sentiment de raillerie, de dédain et de méfiance quand il faut accepter, que dis-je ? quand il faut simplement observer et étudier ce qui est nouveau. Pourquoi ? Parce que ce nouveau vient à l'encontre de ce qui est établi, enseigné, convenu, et parce qu'il semble que nous devions nous imposer un effort pour le raisonner et le discuter. Je me place ici exclusivement sur le terrain de l'intelligence et de la pensée, laissant intentionnellement de côté le préjugé dans le domaine des choses usuelles de la vie courante.

Or, dans l'ordre psychologique et moral, combien facilement et jalousement même, l'homme se soumet-il à la tyrannie du préjugé, alors même que sa conviction intime est contraire ! Combien de fois, au moment même où il paraît amené à merci, se révolte-t-il sous le fouet de l'orgueil qui le cingle ; et sous un prétexte mal dissimulé de courtoisie, de déférence, déserte-t-il une cause à laquelle il semblait d'abord tout gagné !

Combien de fois le scientifique amené de lui-même, par l'observation et le calcul, à reconnaître l'erreur consacrée par la routine, par le préjugé, est repris par cette routine, par ce préjugé sous l'influence de l'orgueil, de l'envie, de la haine peut-être, mais à coup sûr d'un sentiment d'amour-propre froissé (lisez : sot orgueil) ! Au moment où l'aveu sincère va sortir de sa bouche, l'erreur lui arrache encore un cri dans lequel, se mentant à lui-même, il proteste, il nie l'évidence sans s'apercevoir que sa négation est une nouvelle défaite due à sa veulerie et à sa lâcheté.

Nous l'avons déjà dit : on appartient à la société, à une société, à un groupe, et on redoute le ridicule, le qu'en-dira-t-on ! On a un personnage à tenir, à conserver, à ménager : on ne peut donc souscrire, même après conviction faite, à ce que le monde du groupe, de la société, le monde intellectuel et scientifique a déclaré *ex cathedra*, mais sans examen sérieux et approfondi, être un enfantillage, une supercherie, une hallucination, une fraude, une mystification, etc.

Voilà pourtant sur quel tremplin s'établissent ceux qui font bon marché, quand ils ne les anathématisent pas, des découvertes dues à des hommes, à leur sens étrangers au bâtiment, dans le domaine de l'intelligence et de la pensée ! Et, sous le prétexte de ne pas être ridicules, de ne pas vouloir se ranger dans la catégorie de ceux auxquels *on* accorde par trop généreusement les qualificatifs de sots, de dupes, de mystifiés, d'hallucinés, on repousse la lumière ainsi que les avantages et les consolations que des découvertes nouvelles peuvent nous apporter.

Sous le prétexte de ne pas vouloir sacrifier sottement et sans examen aux idées nouvelles dans lesquelles résident le progrès, l'avenir, l'avancement, on n'étudie rien et on sacrifie lâchement à un préjugé que l'on élève à la hauteur d'un dogme intangible, ayant tous les droits de prévaloir parce qu'il a le mérite de l'autorité.

Ces pseudo-savants ne nous donnent-ils pas la sensation de l'adolescent qui renierait, sans les connaître, les jeux et les préoccupations de son âge sous le prétexte que ce sont là des espèces nouvelles inconnues de l'enfance ? Ne peut-on pas dire d'eux ce que nous pourrions dire de la jeune femme qui se refuserait aux devoirs de la maternité sous le prétexte qu'elle n'a jamais joué qu'avec des poupées ? Nous ririons sans doute, et avec raison de ces prétentions originales, étranges et ridicules, et sous l'influence du

préjugé, nous ne ririons pas de ceux qui nient impudemment l'évidence sous le prétexte que cette évidence ne leur a pas été démontrée dans les cours de science et de philosophie? sous le prétexte qu'ils n'ont rien vu, et que cette évidence ne se manifeste pas à réquisition? Nous ne ririons pas de ceux qui nient encore après avoir vu, sous le prétexte monstrueux et puéril que cela ne peut pas s'expliquer, que c'est impossible !!

La bêtise humaine fut autrefois stéréotypée en deux vers restés célèbres. Dans certains milieux, elle n'a pas beaucoup changé de nos jours, et on est fondé à dire encore que :

De la Chine au Pérou, de Paris jusqu'à Rome,
Le plus sot animal, à mon avis, c'est l'homme !

Or, si on y réfléchit, on arrive à cette découverte étrange que l'homme de notre époque, pour être plus frotté de toutes les sciences philosophiques et naturelles, sciences nouvelles assurément, sauf de rares exceptions, les connaît superficiellement, imparfaitement et ne s'attache qu'à l'application pratique qu'il peut en faire et aux bénéfices qu'il peut en retirer au point de vue matériel. Il oublie, il néglige et relègue au second plan, sans compter, tout ce qui, dans ces découvertes, est du domaine de l'esprit, de la pensée, de l'âme, pour ne retenir que ce qui peut contribuer à augmenter son bien-être matériel, ses satisfactions et ses jouissances charnelles.

N'oublions pas que, suivant le principe immuable et inflexible des affinités, des attirances, de l'action et de la réaction, il est rationnel, rigoureusement vrai, inéluctable même, que l'idée matière n'engendre que la matière à l'exclusion de tout ce qui élève et qui anoblit l'âme. Ici donc le préjugé se présente à nous sous des formes particulièrement perfides et dangereuses et on ne saurait trop le démasquer et faire toucher du doigt le danger qu'il fait courir à ceux qui ne savent lui résister. Oui, et ceci est un principe de haute morale et une loi d'humanité: plus l'homme s'enlise dans la matière et s'en fait l'esclave, et plus il lui est difficile de s'en affranchir et de s'élever. Si la matière le prend, elle ne pourra lui rendre et lui donner que ce qui dépend d'elle, c'est-à-dire : l'illusion, la fragilité, la destruction. Ce n'est donc pas avec ces éléments qu'il pourra grandir, se fortifier, progresser en un mot, et accomplir son évolution dans le Bien. Les éléments, les moyens de perfectionnement de la vie matérielle ne nous sont pas donnés pour que nous les employons exclusivement à augmenter nos jouissances matérielles, mais bien plutôt pour nous permettre de consacrer moins de temps, moins d'efforts à tout ce qui est matériel afin de nous en laisser davantage pour nous adonner aux travaux de l'intelligence et de l'esprit par lesquels nous devons arriver à *l'accomplissement de notre destinée*.

L'homme, trop souvent et trop facilement est entraîné à prendre l'effet pour

la cause. L'effet a certainement son importance en ce qu'il nous frappe et provoque notre attention et nos études, mais il est dans une relativité telle qu'on est en droit de s'étonner de voir combien il est souvent plus particulièrement en faveur que la cause, le principe.

C'est le contraire qui devrait se produire, mais le préjugé veut qu'on interpose les rôles. La cause, c'est la vertu, alors que l'effet n'est que l'action réflexe, l'apparence, l'illusion, l'instrument, et souvent aussi l'erreur ou la cause de l'erreur.

Or, à ces contradictions de l'esprit humain, à ces contre-sens nous trouvons avec un peu d'attention, une cause certaine, une cause profonde qui n'apparaît pas à la surface, mais qui est ensevelie dans notre conscience profonde, dans notre personnalité, dans notre *moi*. Cette cause a un principe initial commun à tous les hommes, mais elle s'impressionne et s'affecte de contingences particulières à chaque individu lesquelles sont tirées des circonstances, des milieux dans lesquels l'homme est appelé à vivre, comme aussi du caractère, du tempérament et de l'éducation qui lui sont propres et qui s'attachent à sa personnalité.

L'inégalité des conditions physiques et morales dans lesquelles l'homme est placé, du jour de sa naissance à celui de sa mort, doit nous conduire sur la voie où nous devons rencontrer l'origine première de cette cause. Le mystère qui semble les cacher ne les dissimule pas assez pour les rendre impénétrables, ainsi qu'une certaine philosophie a bien voulu le prétendre et l'enseigner; et le même argument, le même raisonnement qui nous amènera à nous convaincre de l'utilité, je dirai plus, de la nécessité de l'inégalité des conditions de l'homme sur cette terre, nous révélera aussi comme conséquence, et comme corollaire, le secret des moyens qui nous ont été impartis par la loi divine d'imminence et de justice, de l'envisager sous son véritable aspect. Le Spiritisme a longuement fait la lumière sur ce point important qui est lié intimement à notre destinée. Nous n'avons qu'à en suivre les enseignements.

(*A suivre.*) DUBOIS DE MONTREYNAUD.

Les enseignements du Spiritisme pour le penseur

Le souffle de Dieu qui anima l'argile et en tira le premier homme, créa cette dernière et plus parfaite de ses œuvres, sur le plan même qui avait servi pour modeler les animaux supérieurs.

Mais plan singulièrement retouché, retravaillé, mis au point, comme si la force créatrice n'avait, dans ses précédentes manifestations, procédé qu'à des ébauches, à des essais, en vue de se faire la main, pour réaliser son chef-d'œuvre.

De complexion fragile, comme les enfants tard conçus, l'être nouvellement appelé à l'existence y arrivait, incapable à sa naissance et pendant encore de longs mois après, de faire aucun effort pour la conserver et même pour faire connaître ses besoins, autrement que par d'incompréhensibles vagissements.

Aussi la disparition de l'espèce humaine eût-elle suivi de près son apparition, si la prévoyante nature n'avait déposé en germe, dans le cœur de la partie féminine de l'humanité, l'instinct maternel.

Instinct commun à tous les animaux, mais qui, chez les espèces inférieures, cesse de se manifester dès que les petits sont aptes à chercher eux-mêmes leur subsistance ; tandis que chez la femme, il s'élève, s'épure, devient le souci de toute sa vie et la rend capable de tous les sacrifices et de tous les dévouements.

Aussi, dans l'impuissance où l'on s'est trouvé d'accoler au mot instinct, un adjectif pouvant exprimer la grandeur et la puissance de ce sentiment, l'a-t-on nommé Amour Maternel.

Amour! c'est-à-dire, absorption complète de toutes les énergies mentales et affectives de l'être aimant, par la pensée incessamment fixée sur l'être aimé, au point que rien en dehors de celui-ci n'existe plus pour la personne aimant, même le souci de sa propre sécurité.

De la constatation de l'élévation de ce sentiment ressort la différence fondamentale entre l'homme et les animaux.

Formé comme eux d'un corps matériel, soumis aux mêmes besoins, doué des mêmes instincts, il a de plus qu'eux la faculté d'acquérir, par des efforts répétés sur lui-même, le pouvoir de refréner ces instincts, de les dominer.

Or l'instinct n'est pas autre chose que le sentiment inné, la force aveugle qui pousse l'homme, comme tous les autres animaux, à donner satisfaction aux exigences de son organisme, en vue d'en maintenir la vitalité.

Et comme cette satisfaction est la source de jouissances dont l'homme est avide, il est plutôt porté à les rechercher sans besoin, qu'à y renoncer.

Pour contenir cette soif de jouissances, dans les limites voulues par la nécessité d'entretenir la vie et de la transmettre, l'homme est obligé d'entrer en lutte avec lui-même.

Il y a donc nécessairement en lui deux principes antagonistes : l'un matériel, par lequel il touche à l'animalité : le corps avec ses exigences.

L'autre fluidique : l'Ame, parcelle du souffle divin qui, à l'origine des temps, fut projeté à travers les espaces, pour créer la vie et sans lequel elle ne saurait subsister.

Ces deux principes, d'essence si différente, réagissent l'un sur l'autre durant toute l'existence de l'homme, sans que l'un d'eux puisse jamais arriver à dominer complètement l'autre.

Livré à lui-même, sans frein pour tenir ses passions en bride, l'homme serait, pour les assouvir, le plus féroce, le plus cruel et le plus lâche de tous les animaux. Aucune violence, aucune traîtrise ne lui coûterait et sa pauvre âme, vacillant flambeau d'une conscience insensible, serait impuissante à percer les ténèbres de cette sauvagerie.

Il faudrait donc désespérer de le voir jamais s'élever au-dessus de la misérable condition de bête de proie, si Dieu, en créant ce dernier et plus aimé de ses enfants, n'avait veillé à l'obliger d'écouter la voix intérieure qui lui crie le chemin à suivre.

Le voulant fort intellectuellement et moralement, elle le fit physiquement faible.

Incapable, de par cette faiblesse, de vivre isolé comme le lion ou le tigre, il est tenu de s'allier à d'autres hommes, pour se défendre contre les multiples causes de destruction qui le menacent.

Nécessairement en contact continuel, les membres de ces groupements, pour ne pas heurter leurs propres convoitises à celles de leurs co-associés et arriver à s'entre-déchirer, sont bien forcés de se ménager mutuellement, donc à faire actes de patience, de retenue et de condescendance, vertus humaines et non plus instincts animaux.

Obligés en outre de se prêter réciproquement assistance pour pourvoir à la défense commune ; de faire entre eux, pour assurer leur subsistance, un constant échange de services, sans lequel aucune société n'est viable, ils sont promptement induits à se spécialiser dans un travail, que les exigences de leurs entourants leur imposent de parfaire le mieux et le plus économiquement possible.

Ils sont donc amenés, par la force des choses, à développer en eux la faculté d'observation, à réfléchir, comparer, apprécier, en un mot à s'intellectualiser.

Ainsi donc, l'obligation pour l'homme, de vivre entouré d'êtres de son espèce, suffit, en dehors de toute idée préconçue de perfectionnement, d'abord à le faire progresser en intellectualité, ensuite à lui faire acquérir une certaine maîtrise de ses penchants.

Pierres dures se polissant mutuellement par leur frottement les unes contre les autres, les égoïsmes qui se heurtent, se froissent dans l'incessant mouvement social, auront vite fait de développer cet indispensable empire de soi et de donner à l'homme, à un degré plus ou moins éminent, selon le milieu où le sort l'a jeté, ce vernis qu'on appelle l'éducation, qui, à vrai dire, est loin d'être toujours un indice de grandeur d'âme, mais souvent un signe de sécheresse de cœur, un moyen de se cantonner dans son moi et de se refuser, sous des formes d'hypocrite urbanité, à toute action qui ne com-

porte pas sa justification, en renommée, intérêt, pour ne parler que des motifs avouables.

En un mot, si l'éducation n'implique pas vertu, elle sert tout au moins à en afficher les dehors.

Mais affecter les apparences d'une vertu, c'est reconnaître l'intérêt qu'il y aurait à en être doué et faire l'aveu d'un esprit trop enlisé dans des préoccupations d'ordre purement passionnels, pour permettre à son âme de poursuivre l'idéal supérieur vers lequel elle aspire, mais qu'elle est encore trop faible pour imposer.

Or l'idéal que l'homme s'est forgé, le but qu'il poursuit, détermine le degré de son élévation morale aussi sûrement que la température ambiante détermine le degré de chaleur qu'indique le thermomètre.

Celui qui, la pensée uniquement fixée sur l'acquisition des biens de ce monde, se sera exclusivement acharné à les conquérir, celui-là aura certainement développé en lui les qualités qui pouvaient le mener à son but : l'amour du travail, l'ordre, l'économie, la sobriété, d'autres encore qui, en cas de réussite surtout, le poseront comme un exemple à suivre ; mais qualités qui n'ont en réalité qu'une fort médiocre influence sur son développement moral, parce que exercées dans un but égoïste et ayant du reste laissé la porte ouverte à toutes les méchantes combinaisons, que la poursuite de la richesse pour la richesse entraîne avec elle.

La grande majorité des hommes et cela est très compréhensible, ne dépasse pas ce degré d'évolution.

Entrant dans la vie, avec le désir de se faire leur place et la place la plus large possible dans la société, ils jouent des coudes pour se faire livrer passage et emploient toutes leurs forces, toute leur intelligence à acquérir ce qui à leurs yeux constitue le bonheur et emporte la considération, la fortune. Tous les moyens leur semblent bons pour y arriver, même les plus répréhensibles.

Pas un instant, ils ne se diront, que la considération qui s'attache aux gens riches ressemble étrangement à celle que l'on a pour un sac rempli d'écus : Que, pour une raison ou une autre, le sac vienne à se vider, on le jette, à moins qu'il ne soit lui-même d'étoffe précieuse.

Or combien y en a-t-il, parmi les favorisés de la fortune qui sont tissés de fils d'or et de soie?

Jésus a répondu d'avance à la question, lorsqu'il a dit qu'il était plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille, qu'à un riche d'entrer au royaume des cieux.

Est-ce à dire que ceux qui se sont ainsi arrêtés en route pour cueillir les fleurs de la terre et ceux qui, restés franchement mauvais, ont mené une vie coupable sont définitivement condamnés ?

Non pas ! Le rude chemin qui conduit à la prédominance de l'âme sur le corps ne s'accomplit pas en une seule étape. Le trajet qu'ils n'ont pas fait aujourd'hui, ils le feront demain, car tous sont appelés et aucun ne peut se soustraire à la voix qui lui crie : Marche ! Marche !

Tout n'est pas fini, en effet, quand le vase brisé a laissé échapper l'essence qu'il contenait : La mort n'est pas, ne peut pas être une destruction.

Il n'est pas un seul atome dans l'Univers qui ne soit imprégné de l'Esprit divin; la vie se manifeste partout, non seulement dans l'homme, les animaux, les plantes, mais encore dans la matière inerte, ainsi que l'ont démontré de récentes découvertes.

Tout naît, vit, meurt, se transforme pour renaître et revivre sous d'autres formes; mais rien ne se peut détruire et aujourd'hui, tout comme au commencement des temps, la même masse de matière, vivifiée par la même quantité de fluide divin, se retrouve dans l'Univers.

Cette union forcée de la matière et de l'Esprit, loi fondamentale qui préside à toutes les formations, l'âme humaine y est assujétie comme toutes les autres créatures.

Elle ne peut exister qu'incarnée et, pour être fluidique, le corps qu'elle garde dans l'au-delà, après sa séparation d'avec l'enveloppe qui lui a servi pendant son séjour sur terre, n'en est pas moins matériel.

Autour de ce corps fluidique, viendront se grouper les éléments plus grossiers d'une organisation charnelle nouvelle, quand sera venu le moment où, de sa vie élyséenne, elle devra revenir à l'existence terrestre.

Et ces éléments, elle les abandonnera de nouveau un jour, pour retourner à la vie céleste et ainsi de suite, tant que Dieu n'aura pas détruit son œuvre, en ramenant à lui le souffle qui lui a donné naissance.

Cette alternance d'existences, tour à tour astrales et terrestres, est l'indispensable condition de la progression intellectuellement et moralement ascendante de l'humanité.

En effet, l'âme conserve, lorsqu'elle émigre dans le pays inconnu, où tous nous irons achever notre carrière, la mémoire intégrale de tous les actes de sa vie passée, le complet souvenir de toutes les impressions qu'elle a subies.

C'est donc bien la personnalité même de l'homme, avec tous ses défauts et toutes ses qualités, avec le bagage entier des connaissances acquises, qui fait son entrée sur la scène nouvelle, où elle va évoluer jusqu'à sa prochaine incarnation.

Et quand le moment de cette réincarnation sera venu, quand mourant à la vie astrale, cette personnalité s'enrobera de nouveau de chair, pour renaître à la vie terrestre, ce sera par le fait, l'homme même de la précédente incarnation qui rentrera dans la lice, pour reprendre le combat où il l'avait

Quel est celui qui n'a ressenti l'espèce d'appréhension, la légère oppression physique, qui précède un acte que nous jugeons mauvais, mais que, sous l'empire de nos passions, nous nous apprêtons à commettre quand même.

Conscience, Avertissement de l'âme, Protestation contre la souillure qu'on prétend lui imposer. Sentiment d'autant plus vif, que l'âme est déjà plus hautement évoluée, mais que les êtres, qui n'écoutent que les incitations de leurs instincts animaux, ne perçoivent que faiblement, quand ils ne l'ont pas complètement étouffé.

L'âme n'a que la conscience pour établir sa domination sur les instincts, arme qui serait bien souvent inefficace, si les conséquences des actes mauvais n'impliquaient forcément leur punition.

Ainsi, d'une part, les nécessités de la vie sociale, d'autre part, la crainte du châtiment, conduisent l'homme à écouter la voix intérieure et à avancer dans la voie du progrès.

Et, par cette lente ascension des valeurs individuelles, le niveau général de l'humanité s'élève d'incarnation en incarnation.

Progrès à la vérité peu sensible, quand l'observation ne porte que sur la période historique, mais qui devient manifeste, quand on se reporte à l'époque reculée, où, commençant à se distinguer de la souche animale dont elle s'est détachée, elle a lentement évolué vers une organisation physique et cérébrale de plus en plus parfaite.

L'homme contemporain n'a plus guère rien de commun avec la grossière charpente et le cerveau obtus de ses premiers ascendants connus : l'homme des Cavernes.

Et il ira grandissant toujours en intelligence, noblesse de caractère et beauté d'aspect à mesure que, enrichie par les acquisitions intellectuelles et les épreuves subies au cours des existences à venir, l'âme se façonnera, a chacune de ses incarnations futures, l'appareil cérébral de plus en plus perfectionné, que comportera le développement de ses facultés.

(*A suivre.*) DE REDIENNSCH.

Triple Entente ou Triple Alliance ?

(*Extrait du Journal* L'Yonne. (Auxerre, 6 septembre).

Les nations civilisées se préoccupent fort, depuis quelque temps, de la voie nouvelle dans laquelle s'engagent trois nations d'Europe, qui, certes, comptent parmi les plus puissantes et les mieux organisées : je veux parler de la France, de la Russie et de l'Angleterre. Cette dernière est l'incontes-

table reine des mers par l'importance de sa marine marchande et de sa flotte de guerre. La Russie a une armée de terre qui joint, à un contingent formidable, une organisation des meilleures ; nos amis Russes ont su tirer un merveilleux parti de la leçon des faits après la guerre russo-japonaise : aujourd'hui, leur armée peut soutenir la comparaison avec les troupes les mieux formées et les mieux équipées. Enfin, la France, malgré tout ce que peuvent dire ses nationaux ennemis, les cléricaux, possède une armée et une marine très fortement constituées ; sans doute, on constate parfois des faiblesses dans le détail de leur organisation, par exemple dans la surveillance du matériel de guerre : nous avons payé ces faiblesses douloureusement par la perte de nos unités de combat sacrifiées et surtout, par la perte d'un trop grand nombre de jeunes et bons marins ; toutefois, la vaillance avec laquelle nous avons supporté de tels sacrifices et la rapidité avec laquelle notre gouvernement répare les désastres, prouvent en définitive la force et la vitalité de l'armée et de la marine françaises.

Point n'est besoin, après avoir caractérisé l'état des forces territoriales et maritimes de l'Angleterre, de la Russie et de la France, de rappeler la suite des événements qui ont amené la France à se rapprocher de la Russie d'abord, de l'Angleterre ensuite. On se souvient que la conclusion de l'alliance franco-russe fit déborder d'enthousiasme les deux peuples amis : ils sentaient, confusément peut-être, que la belliqueuse Allemagne, levier mal stabilisé encore, cherchant toujours à se mettre en mouvement sous l'instigation de son centre d'appui la Prusse, allait se trouver désormais placée entre deux grandes nations fortifiées par leur amitié nouvelle, et pouvant constituer deux contre-poids assez puissants pour maintenir l'équilibre du levier, au grand profit de l'Europe entière. Un premier pas était fait dans une orientation nouvelle des alliances : à la Triplice (Allemagne, Italie et Autriche), on pouvait opposer la Duplice (France et Russie).

De plus, en Allemagne comme partout ailleurs, les idées évoluèrent en même temps que les forces : peu à peu, les nations se sont senties plus étroitement solidaires les unes des autres, et chacune d'elles a la ferme conviction qu'elle ne peut plus être victime de l'exercice arbitraire de la force d'une autre ; en vertu du principe de *solidarité internationale* les litiges ne peuvent pour ainsi dire plus se régler à deux. C'est assurément de cette évolution des idées qu'est sortie la *force diplomatique*, force qui prend de jour en jour une importance grandissante : c'est elle qui nous permet par exemple de solutionner pacifiquement la question de nos intérêts au Maroc, en tant que ces intérêts confinent à ceux de l'Allemagne et de l'Espagne. Devons-nous conclure de là que la force diplomatique peut désormais suffire pour régler tous les différends internationaux ? Celui qui l'affirmerait ferait preuve d'un manque absolu de clairvoyance et de sens pratique.

Un chef d'Etat remarquable que la mort a enlevé trop tôt à l'Europe, Edouard VII, était assurément un des défenseurs les plus ardents de la paix internationale : c'est pourquoi il avait grande confiance dans les démarches diplomatiques intelligemment dirigées et clairement pratiquées. Toutefois, il comprenait la nécessité de consolider la force diplomatique de son pays par l'union, par l'entente avec des nations amies. C'est lui qui a préparé de longue haleine et amené enfin la signature de l'Entente cordiale entre la France et l'Angleterre ; cette entente, au point de vue officiel, a un caractère plutôt commercial, mais elle est sans contredit la manifestation de sympathies réciproques. Actuellement même, quelques Anglais éminents, un certain nombre de Français distingués, voyant les deux nations prêtes à resserrer encore leurs liens d'amitié, rappellent de tous leurs vœux *la transformation de l'Entente Cordiale en Alliance officielle.*

Le rapprochement de la Russie des deux nations signataires de l'Entente Cordiale est un fait connu. Le resserrement des liens de sympathie entre la France et la Russie, à la suite du voyage de notre président du Conseil est un fait officiel. *La Triple Entente*, résultat du rapprochement de la Russie, de l'Angleterre et de la France, ne serait-elle pas mieux établie, n'aurait-elle pas une action plus efficace si elle devenait une *Triple Alliance ?*

Assurément, cette alliance, est-il besoin de le dire, ne serait pas offensive. Aurait-elle seulement besoin d'être défensive. Officiellement, oui. Pratiquement, non.

Quel est donc le pays de l'Europe qui oserait s'attaquer à l'une des nations signataires ; se mesurer sur mer avec la formidable flotte anglaise à laquelle se joindraient les flottes française et russe ; se mesurer sur terre avec la géante armée russe renforcée des troupes françaises ? Mais l'Allemagne elle-même n'oserait jamais s'attaquer à de tels adversaires, même avec l'aide des deux autres signataires de la vieille Triplice.

La France d'ailleurs pourrait, sans faire construire un seul cuirassé de plus, augmenter considérablement la valeur de ses forces maritimes : en reprenant, pour la compléter, l'idée de Riquet pour la communication de l'Atlantique avec la Méditerranée, on pourrait élargir et creuser le canal du Midi ; en établissant un nombre d'écluses suffisant — trois ou quatre — les navires de guerre et les navires de commerce de tous les tonnages pourraient passer de l'Océan dans la Méditerranée et inversement sans emprunter le détroit de Gibraltar ; ils gagneraient ainsi du temps et du charbon !

Au point de vue de la défense nationale et internationale, qui ne voit l'immense avantage de la réalisation d'un tel projet ? Notre flotte de la Méditerranée pourrait se porter immédiatement dans l'Océan et vice-versa :

d'où une facile et rapide concentration de nos forces maritimes. Et les flottes alliées jouiraient des mêmes avantages.

Au point de vue pacifique international, la France rendrait les plus grands services au commerce de l'Extrême-Orient : non seulement les navires français, mais tous ceux de l'Europe du Nord emprunteraient cette voie plus courte ; un droit de tonnage serait perçu pour chacun d'eux, et le canal deviendrait ainsi une source de profits pour la France qui l'aurait établi.

Nous affirmons donc qu'il est non seulement désirable mais nécessaire que les trois grandes nations qui ont été jusqu'à présent les champions les plus dévoués de la paix mondiale, cimentent leur action commune et la rendent plus efficace, en signant un traité d'alliance commun. Chacune apporterait à l'alliance un socle de base solide : la Russie, sa formidable armée de terre; l'Angleterre, sa marine hors de pair; la France, son outillage de guerre, son armée et sa marine, excellents compléments de celles des alliées; plus tard, espérons-le, elle ouvrirait aux nations amies et au commerce mondial une merveilleuse artère commerciale, pouvant devenir, le cas échéant, une voie stratégique de premier ordre.

Plus tard encore, à la Nouvelle Triple Alliance, d'autres nations viendraient se joindre, ce qui consoliderait davantage la Paix Internationale; pour le moment, signalons simplement : le Japon dont le rapprochement avec la Russie est manifeste, et l'Espagne qui aurait tout à gagner à se rapprocher de l'Angleterre et, par suite, de l'alliance projetée.

Quand ce noyau de nouvelles alliances sera assez fort, il pourra — et c'est là notre souhait le plus ardent — *imposer par la force morale l'arbitrage obligatoire pour régler tous les différends internationaux.*

EMMANUEL VAUCHEZ.

Chronique Féministe-Spiritualiste (1)

L'Éternel Féminin à travers l'Évolution de la race blanche

QUELQUES RÉFLEXIONS SUR « L'ÉVOLUTION DIVINE »

Par Édouard Schuré (2)

« L'adaptation de la révélation divine à la vie humaine et la conquête de la terre par la raison, telle est la mission de la race Sémito-aryenne », dit Édouard Schuré dans une des magistrales divisions de son dernier volume

(1) La prochaine Chronique traitera de « La Religion-Sagesse » et sera consacrée aux études de Mme Jeanne Beauchamp.

(2) Un volume, 3 fr. 50 franco; France, 3 fr. 85; Etranger, 4 fr. 25.

l'Évolution divine. Le vrai sublime de cet ouvrage consiste comme dans *Les Grands Initiés*, *Le théâtre de l'âme* et tant d'œuvres glorieuses du même auteur, dans la magnificence de l'image et la grandeur de l'idée, rapprochant perpétuellement ces deux tisons: la science et la révélation pour en faire jaillir la flamme de la renaissance spirituelle, dont les vibrations en définitive, créeront le monde nouveau.

Aussi peut-on dire que les fils secrets qui courent de l'Asie à l'Europe, de l'Orient à l'Occident, s'enroulent autour de cette manifestation rayonnante du moi conscient de la race blanche, qui malgré les chutes partielles des membres épars de la grande famille indo-européenne sont les deux ancres coordonnant toutes ses unités collectives et successives: le monothéisme et la monogamie. Là est la matrice psychique, là est le contrat entre « l'Aryas » qui, comme dit M. Schuré, « a eu le courage de chercher l'Éternel par la Liberté » et les puissances cosmiques, ces vibrations de l'essence divine dans le redoutable drame de la vie, qui suit leurs tourbillons.

Ceci une fois posé et admis, cherchons sous l'harmonie des paroles du grand écrivain, car chez M. Schuré, la mémoire ne gêne jamais l'imagination s'élevant jusqu'à l'idéal, et les ressources puisées dans la science ont les plus belles parures des fleurs de la poésie antique, cherchons, dis-je, la clef pour ouvrir ce système, pour comprendre la largeur de la synthèse spirituelle, qui sort des entrailles du xx^e^ siècle.

***

Il y a eu ici-bas un culte pur, le sacrifice du feu, l'évocation du dieu Agni, du feu allumé au milieu des grands pâturages sur l'autel de gazon.

Par le feu l'Aryas primitif comprenait l'infini vivant qui multiplie et transfigure tout ce qui est en lui, et tout ce qui sort de lui.

Le culte extérieur de l'Aryas libre sous le principe de l'Esprit souverain avait le prêtre, et le culte intérieur avait la prêtresse.

Le sacerdoce était aussi naturel à l'homme qu'à la femme.

Car l'Éternel féminin est le mystère intérieur du grand tout, comme l'Eternel masculin est son mystère extérieur. Le principe masculin est l'être, le principe féminin est l'existence, ces deux principes qui nous apparaissent divers sont dans l'absolu la même unité.

Ceci est l'avenue de la religion universelle qui accuse plusieurs cimes.

Une de ces cimes c'est le Zoroastrisme « l'étoile des mages qui promène, comme dit M. Schuré, les rayons de l'Asie centrale en Egypte pour revenir se poser sur le berceau de Bethléem. »

La haute tête du grand prophète Aryen est une clarté qui apparaît environ 5.000 ans avant notre ère; les peuples, se heurtant comme des vagues, passent sous son phare brumeux lumineux, unique.

Lizez *L'Evolution Divine*, moissonnant le fait divin, liant ses gerbes depuis le temple d'Ormuzd où s'effeuillent les rites primitifs, jusqu'aux perspectives entrevues dans les mystères d'Eleusis; depuis les quatre anges de l'Evangile, jusqu'au cristal terrible de l'Esprit réfléchissant l'énigme de l'avenir; parcourez avec l'auteur des *Grands Initiés* « les étapes du verbe solaire », « le miracle Hellénique », « le miracle Chrétien », et vous vous convaincrez que la race blanche qui doit gouverner le monde est créancière et aussi débitrice d'une mission qu'elle n'a pas encore accomplie.

Veut-on savoir pourquoi ? Il semble en entendre indirectement la réponse dans *l'Evolution Divine*, dans ces admirables allégories jaillissant au milieu du drame cosmique en lueurs éblouissantes, peut-être un peu arbitraires. Pour ma part j'aime les esprits qui n'ont pas d'autres systèmes que leur merveilleuse intuition ; saisissons les lumières qui jaillissent de « L'Evolution Divine » et pour ne circonscrire dans ces augustes évocations que ce qui justifie et distingue le Féminin spirituel et psychique, but et bornes de ces chroniques, examinons quelques figures révélatrices fournissant une réponse à cette question qui est la tige même du secret de l'Eternel féminin.

***

En effet, qu'est-ce que la vision de Zoroastre, qu'est-ce que la belle Ardouzour se transfigurant en ange de la victoire ? C'est l'Éternel féminin devenu l'âme de la race blanche, se fondant à son essence sans cesser de s'envoler vers l'idéal de l'humanité spirituelle.

Qu'est-ce l'irruption de clarté dans ces paroles : « la puissance cosmique, invoquée par Krichna sous le nom de l'Eternel féminin était descendu dans le monde brahmanique au cœur de la femme, pour répandre dans cette civilisation en un double fleuve l'amour conjugal et la sympathie pour la nature vivante. »

Qu'est-ce que ces femmes toutes frissonnantes près du Bouddha mourant, qui avait si rigoureusement tu le secret de l'Eternel Féminin dans sa doctrine.

« A ce moment les femmes de Kousinara qu'on avait toujours tenues loin du maître par son ordre, supplièrent qu'on leur laissât voir le Bienheureux... les forces qu'il a si jalousement proscrites de sa doctrine et de sa communauté, fleurs de l'Espérance, lumière céleste, Eternel féminin, ces tisseuses infatigables de la vie terrestre et divine hantent sa dernière heure, irrésistibles, elles viennent le frôler et cueillir l'âme de l'ascète redoutable pour lui dire qu'il ne les a ni supprimées ni vaincues. »

Qu'est-ce que le groupe des femmes de l'Evangile affirmant la consolation de l'humanité spirituelle.

Qu'est-ce enfin ces deux régions du féminin nature et surnaturalisme ?

Qu'est-ce que tous cela *sinon l'Éternel féminin pris en lui-même*, des étincelles de l'âme du monde jetant jusque dans les ténèbres profondes, par les facultés magnétiques de la femme, une moitié de l'ignoré.

Regardons fixement sous le masque humain posé sur les mystères de la Sainte-Vierge, la sagesse voilée dans toutes les religions.

Oui, le Père d'où tout vient, le Père où tout va, le Père manifesté aux enfants, voilà le fond un et simple de l'Evangile. Mais les influences divines d'où sortent l'incarnation du Christ, ne sont-elles pas descendues sous le symbole de la Colombe? Et le règne de l'Esprit qui vit virtuellement dans ce symbole de l'Eternel féminin générant sa descente, le règne de la Mère cachée et sacrifiée, mais qui ne cesse de travailler à l'accroissement des lumières du monde, c'est l'apaisement, la paix intérieure du monde tombant de l'infini.

Contre le mystère de l'Éternel féminin marquant l'intensité du premier geste de l'humanité, contre la colombe de son aurore s'élevant au-dessus de la montagne si péniblement gravie, contre l'oiseau de la candeur sacrée du matin, toutes les tempêtes ont fait rage; mais l'heure est proche, et la colombe qui est entrée dans la nuée, en sortira.

Car le mystère de l'Éternel féminin est le centre de l'action providentielle; selon la lumière de l'antique Initiation, le Saint-Esprit représente le principe féminin sur le plan divin, nature de la mère, l'épouse, la fille de Dieu par une parenté étroite avec la Sainte-Trinité; aussi l'insufflation du Saint-Esprit qui pousse, emporte, enlève, sature de divin les apôtres est une sorte d'aurore annonçant le soleil, une communication d'harmonie commençant l'unité du genre humain.

*
* *

Aujourd'hui les besoins du progrès exigent d'ajouter le nom de la femme à la série de ses victoires.

La barque d'Isis revient portant sur sa voile le nom du renouveau spirituel. La chaîne des unités vraies, des unités cosmogoniques se renoue, se basant sur la concordance de trois cosmogonies centrales, de l'Egypte, de l'Inde et de la Chine.

Saisissons ce fil avec hardiesse.

La pensée ne doit pas craindre de monter trop haut, car cette pensée qui regarde les aigles et tâte les éclairs a un but : faire de l'œuvre humaine une œuvre adéquate à l'œuvre divine, au degré du chemin où l'âme de la terre de l'Eternel féminin collabore avec Dieu.

Oh cité future, cité de Paix où n'arrivera pas le verbe destructeur, où se tairont les clameurs fratricides, où régneront les vraies lumières de la Jérusalem Céleste, voici que les voix inlassables qui vous annoncent, s'éteignent dans l'exil; cité de lumière par quelle purification universelle atteindre la

liberté glorieuse des enfants de Dieu, que l'humanité angoissée cherche comme un Ulysse errant cherche sa Patrie.

Comment préparer les organes dignes de recevoir l'influx divin, si ce n'est à travers la femme, car *il n'y a qu'une éducation rationnelle, celle qui atteint l'âme de l'humanité*, celle de la femme consciente qui élève les âmes vers le monde intelligible. Comment? Par l'accroissement des puissances spirituelles qui travaillent à l'ascension de la matière vers l'Esprit... Ecrivains, orateurs, poètes, architectes, philosophes, peintres, lutteurs, affirmez votre unité, votre alliance, avec la Pensée inspiratrice du règne de l'Esprit.

Et, sous l'inspiration du génie sublime qui habite en l'œuvre d'Edouard Schuré, à ce moment m'apparut une œuvre d'art transposée sur le plan de l'initiation.

***

A Sainte-Marie-Nouvelle de Florence, où rayonnent, suaves et tragiques, les nobles fresques allégoriques de la Chapelle des Espagnols, il y a un document précieux.

L'ensemble de cette fresque qui s'appelle « l'Eglise militante et l'Eglise triomphante, résume les trois plans : humain, astral et divin.

Cette fresque splendide est la source divine de l'inspiration humaine dans le coup d'aile de sept Muses sidérales disant la parole magique d'innombrables choses à sept vieillards dévorés par la nostalgie du divin.

Les sept pouvoirs humains réverbèrent les sept puissances cosmiques, communiquant par leurs effluves, avec les sept principes de la puissance continuante de l'Unique suprême, comme les astres avec l'harmonie universelle.

Ces figures indépendantes s'appellent et se nécessitent les unes les autres.

La ligne heurtée du premier plan nécessite celle du second, sereine comme la mer tranquille, s'entendant avec toutes les clartés du premier. Car tous les symboles correspondent avec des vérités qui à leur tour correspondent avec leurs principes. Dans la concision du génie, cette fresque résume toute l'Evolution divine, évoque en symbole tout le mystère, toute la synthèse de la race, arche de la tradition antique, que balance le flot inconnu de l'océan fluidique.

Qu'est-ce que cette synthèse ? Intérioriser dans l'humanité, le culte, le règne de l'Esprit, pour que la volonté du genre humain s'extériorise en harmonie consciente avec l'âme du monde avec ce qui traduit la Divinité.

Si la Sociologie connaissait toutes les lois de la vie il ne lui serait pas impossible de tirer un ordre parfait des étapes de l'évolution planétaire.

Règne de l'Esprit pur, cité de lumière,
Universel amour, féminine bannière,

D'or et d'azur flottant aux lointains horizons,
But indiqué par Dieu, Victoire surhumaine
L'Evolution Divine est un œil qui nous mène
Vers l'affranchissement des célestes moissons (1).

O. DE BÉZOBRAZOW.

La Quintessence de la Doctrine Catholique

(Suite)

LE PARADIS

Le paradis catholique est un lieu de délices. L'éternelle occupation de l'élu est la contemplation de Dieu dont il s'occupe à chanter les louanges.

« Mais encore, comme distraction et comme condiment à son bonheur, il entend les hurlements des réprouvés, les crépitations de leurs chairs qui brûlent; il sent l'odeur qui s'en exhale comme un parfum agréable, et voit les contorsions horribles que la douleur imprime à leurs membres. Et, charme inexprimable! parmi ces derniers, il reconnaît souvent un père, une mère, un fils, une fille, un frère, une sœur ou bien quelque ami avec lequel il a eu sur la terre les relations les plus intimes. Quelques-uns, sans doute, ont tous ces bonheurs à la fois, et les autres doivent leur porter envie, car ce sont les élus parmi les élus, les aristocrates du Paradis.

« Avons-nous voulu faire en traçant ces lignes, une lugubre plaisanterie? Non, nous avons exposé la doctrine que l'Église enseigne, la solution qu'elle donne du problème de nos destinées. Cela paraît impossible, mais cela est. Écoutez plutôt saint Thomas d'Aquin (2):

« Les bienheureux, sans sortir de la place qu'ils occupent, en sortiront cepen-
« dant d'une certaine manière, en vertu de leur don d'intelligence et de vue
« distincte, afin de considérer les tortures des damnés; et, en les voyant, non
« seulement *ils ne ressentiront aucune douleur, mais ils seront accablés de joie,*
« *et ils rendront grâce à Dieu de leur propre bonheur en assistant* à l'ineffa-
« ble calamité des impies. » (*Somma theologica, supplementum ad tertiam pasteia, quest. XCXIV, art. 1, 2 et 3, tome II, Paris, 1617.*)

« C'est aussi l'opinion de saint Bernard (*Traité de l'amour de Dieu, chap. XIV, n° 401*).

« Beati coelites non tantum, non cognatorum sed nec parentum sempiter-

(1) Extrait d'un ouvrage *Où est la Force* (prose et poésies mêlées) paraissant en janvier chez Leymarie et chez Basset.

(2) Père de la théologie catholique, surnommé *le Docteur angélique*. Sa *Somme de théologie* (*Somma theologica*) vaste compendium, est le plus grand monument de la scolastique (1227-1274).

« nis suppliciis ad dullam miserationem trehentur ; tunc lacte buntur Justi « cum viderint vindictam ; manus tuas lavatunt in sanguine peccatorum. » (*Drexelius, de reterno damnotorum carcere et Rogo.*)

Epître dédicatoire au nonce apostolique *Carafa*. (*Munich, 1630*).

« On se demande avec stupeur, s'écrie Eugène Nus, à qui nous empruntons ces lignes, comment une religion d'amour et de fraternité a pu aboutir à cette insensibilité monstrueuse, à cet égoïsme forcené? Dieu des conciles, laisse-moi la pitié ou retire-moi le Ciel !

« Et ce n'est pas tout ! N'allez pas croire que les plus grandes vertus, comme celles d'un Socrate ou d'un Marc-Aurèle, par exemple, puissent vous préserver de l'enfer. La vertu est ici une question très secondaire ; l'important, c'est que Dieu, en vous formant, ait voulu vous sauver, et pour cela, vous ait fait naître dans un pays catholique, si vous êtes nés après la venue du Christ, ou d'une famille juive, si vous êtes né avant sa venue.

« Ainsi Dieu n'a fait le monde que pour satisfaire à un caprice cruel, en sauvant les uns et en damnant les autres ! Il ne pouvait être heureux qu'à la condition d'entendre résonner éternellement à ses oreilles le double concert des élus chantant ses louanges et des réprouvés le maudissant au milieu des douleurs !

« Quel Dieu ! Et quel homme de cœur qui voudrait lui ressembler? Etonnez-vous après cela que Proudhon, en pensant sans doute à cette monstrueuse création de nos théologiens, ait dit : « Dieu, c'est le mal. » (*Eugène Nus. Les grands mystères.*)

***

L'ENFER

A en croire l'enseignement catholique, les malheureux réprouvés se tordent *éternellement* dans un océan de feu. Des millions de démons s'acharnent à torturer ces malheureuses victimes qui se tourmentent mutuellement. Quels supplices et du corps et de l'âme ! Partout où les regards se portent, ils sont condamnés à lire ce mot de désespoir écrit en caractères ineffaçables :

ÉTERNELLEMENT. — TOUJOURS SOUFFRIR ET NE JAMAIS MOURIR !!!

Après des millions et des millions d'années, il faut recommencer, et le balancier de l'éternité redira sans cesse : TOUJOURS !!! JAMAIS !... ÉTERNELLEMENT !!!

Quel horrible Dieu que le Dieu catholique, et quel est l'honnête homme qui voudrait lui ressembler ?

Les partisans des peines éternelles blasphèment contre Dieu, le *tout miséricordieux*, lui, dont le nom est synonyme de *Bonté*.

Comment donc expliquent-ils ce passage du prophète Isaïe qui est clair, net, et à l'abri de toute interprétation jésuitique de la théologie :

« *Je ne punirai pas éternellement et mes rigueurs ne dureront pas toujours, parce que les Esprits sont sortis de moi et que j'ai créé les âmes.* » (*Isaïe, chap. LVIII, v. 16.*)

***

LE PURGATOIRE

L'Eglise catholique a cru devoir tempérer le dogme des *peines éternelles* par celui des *peines temporaires*, mais seulement pour les âmes qui ont quitté la terre avec quelques *péchés véniels* sur la conscience.

La croyance au purgatoire ne se trouve formulée, et encore fort vaguement, que vers la fin du vi[e] siècle, et elle n'est admise comme orthodoxe qu'au xv[e] siècle par le concile œcuménique de Florence, en 1439.

C'était surtout pour battre monnaie aux dépens des âmes crédules que l'Eglise décréta que :

« *Les âmes de ceux qui meurent avant d'avoir satisfait par de dignes fruits de pénitence, quoiqu'en état de grâce, sont soumises aux peines du Purgatoire.* »

De l'existence du purgatoire dérivent nécessairement les messes pour les défunts, et les quêtes fructueuses pour les pauvres âmes en détresse dans ce triste séjour.

Le purgatoire est l'antichambre du ciel, mais une antichambre où l'on grille fort et ferme, ni plus ni moins que dans le séjour ténébreux de Satan. Mais quelque horrible qu'il puisse être, on a toujours l'espoir d'en sortir un jour.

Il est même très facile de venir en aide aux pauvres âmes souffrantes de ce séjour épouvantable. Il suffit, à cet effet, de donner quelque argent au clergé qui se fait toujours un devoir d'intercéder en faveur de ces malheureux auprès de la Très Sainte Vierge Marie Immaculée, qui est la meilleure des mères et n'a qu'à parler pour arrêter immédiatement les coups de la vengeance divine.

C'est par millions et centaines de millions que se chiffrent par année les sommes que vaut à l'Eglise le purgatoire. Il n'y a pas de mine qui vaille celle-là !

***

LE JEUNE ET L'ABSTINENCE

Le jeûne et l'abstinence sont deux choses que la raison réprouve absolument. L'institution du jeûne a pour principe la doctrine abominable qui

enseigne que Dieu prend plaisir à voir les hommes se tourmenter eux-mêmes.

Les théologiens décident gravement qu'un homme qui a mangé un jour d'abstinence le quart d'une livre de viande, a commis un péché qui mérite l'enfer; et ils conviennent en même temps que celui qui a mangé d'excellent poisson cuit au vin de Bourgogne, qui a eu soin d'arroser son dîner d'une bonne bouteille de vin de Champagne, et qui a pris par-dessus cela une tasse de café suivie d'un verre de la plus fine liqueur, s'en va tout droit au ciel, s'il n'y a pas d'autre empêchement !!!

Quels professeurs de bon sens que ces théologiens qui envoient *ex æquo* en enfer celui qui a tué sa mère et celui qui s'est offert une tranche de saucisson un vendredi :

« *Il nous défend le lard, tel jour de la semaine,*
« *Et si nous en mangeons, l'ange des morts nous mène*
« *Au gouffre où tout est feu, braise, flamme et charbon,*
« *Si bien qu'il a caché l'enfer dans un jambon* ».

(*Victor Hugo. Religions et Religion*).

***

DIVINITÉ DU CHRIST

Au commencement du IVe siècle, d'innombrables sectes divisent le christianisme. L'empereur Constantin (1) ayant besoin d'une religion d'Etat pour affermir son autorité, pense arriver à ses fins en *paganisant* le christianisme. Il prend en conséquence la résolution de faire décréter l'*homousie*, c'est-à-dire l'identité de nature entre le Père et le Fils, ainsi que la coexistence de la nature humaine et de la nature divine dans la personne du Christ.

Et, à cet effet, il *convoque* et *dirige* le Concile ; il a soin toutefois de se faire donner, au préalable, par les Pères, le titre d'*Evêque extérieur*, et IL N'ÉTAIT PAS MÊME CHRÉTIEN.

Sur 2.048 évêques assemblés à Nicée, il en trouve 318 qui souscrivent à ses volontés. Il force les autres à déguerpir (*Encycl. Annal., t. I*) et, avec

(1) Empereur en 324, transporte le siège de son empire à Byzance, qui prend alors le nom de Constantinople. Il meurt en 337.

A ce prince cruel, perfide, sanguinaire, souillé de toutes sortes de crimes, meurtrier de son fils Crispus, de sa femme Fausta, sans compter la mort de son beau-père, de ses deux beaux-frères, ses panégyristes gagés lui ont décerné le titre de *Grand*, que lui ont confirmé à l'envi les historiens catholiques saint Épiphane, saint Grégoire de Nazianze, etc., etc.

Ils devaient bien cela au prince qui avait dit :

« *Les fautes des évêques ne doivent point être publiées, de peur de scandaliser le peuple; et si je voyais de mes yeux un évêque commettre un adultère, je le couvrirais de ma pourpre.* »

cette faible minorité ou majorité, aussi simple qu'ignorante et grossière (*Théodore, Hist. ecclés., LI. C. 17*), ce prince proclame la divinité du Christ.

Le Christ s'est, dit-on, qualifié lui-même de *Fils de Dieu*. Ne voyons-nous pas, dans plusieurs endroits de la Bible, la qualité de Fils de Dieu s'appliquer en général aux hommes qui vivent saintement et dont la grandeur morale est offerte en exemple au peuple (1).

Si le Christ a dit encore que Dieu était son *Père*, cette expression n'était qu'une conséquence toute simple de la première.

Le Christ n'était pas Dieu et il n'a jamais eu la pensée de se faire passer pour tel.

« Il n'y a que Dieu seul qui est *bon* », dit Jésus à un homme qui l'appelait *Bon maître*. (*Matthieu, Chap. XIV, v. 16. Marc, Chap X, v. 17. Luc, Chap. XVIII, v. 18*).

« Ses frères ne croyaient pas à Jésus qui leur était un sujet de scandale. » (*Jean, Chap. VII, v. 3, 4 et 5.*)

« Il leur dit : Partout le prophète est honoré, si ce n'est dans sa patrie et dans sa maison. » (*Matthieu, Chap. XIII, v. 5 et 7. Marc, Chap. VI, v. 4. Luc, Chap. III, v. 24. Jean, Chap. IV, v. 44.*)

Jésus dit ainsi clairement qu'il est un prophète.

« Vous cherchez à me tuer, moi qui suis un homme qui vous ai dit la vérité que j'ai apprise de Dieu. » (*Jean, Chap. VIII, v. 40.*)

« Jésus de Nazareth a été un prophète puissant en œuvres et en paroles devant tout le peuple. » (*Luc, Chap. XXIV, v. 18 et 19.*)

« Jamais homme ne parla comme parla cet homme. » (*Jean, Chap. VII, v. 46.*)

Les Evangiles ne contiennent nulle part la trop célèbre formule : *Dieu le Fils* qui a été inventée par l'Eglise au IVe siècle, commencement de son abâtardissement.

HENRI CONSTANT.

(*A suivre.*)

LA CONFESSION

Comme suite à l'article de M. Henri Constant, paru dans notre dernier numéro, sur la *Quintessence de la doctrine catholique*, nous croyons devoir donner connaissance du projet de loi adressé le mois dernier au Parlement, par notre collaborateur, le Dr Dupouy.

(1) « Bienheureux sont ceux qui procurent la paix, car ils sont appelés *Fils de Dieu*. » (*Matthieu, Chap. V, v. 9*).

PROJET DE LOI

Sur la confession auriculaire des enfants et des sujets mineurs non émancipés par le mariage.

EXPOSÉ DES MOTIFS

Beaucoup de familles encore attachées à certains commandements de l'Église romaine, soit par atavisme, soit par ignorance des raisons politiques des papes et des rois, acceptent, tout en la condamnant, la confession auriculaire imposée au VII^e^ siècle aux moines et aux religieuses, et depuis le XIII^e^ siècle seulement à leurs ouailles, comme suite au IV^e^ Concile de Latran (*utriusque sexus*).

Ce fameux *tribunal de la pénitence*, étant depuis longtemps considéré comme une pratique dangereuse pour l'inviolabilité de la conscience et pour la morale, comme une comédie pseudo-mystique jouée par les prêtres, au profit de leur autorité sur les chrétiens ;

Considérant d'ailleurs les appréciations sévères des plus grands défenseurs de la religion sur le confessionnal (*Homélies de saint Jean Chrysostome*), sur les abus signalés par d'autres autorités ecclésiastiques, qui les déclarent terribles, après de longues années de fonctions sacerdotales, — certains confesseurs ,disent-ils, étant outrés, certains autres relachés ou indiscrets ;

Considérant la condamnation prononcée contre la confession par l'esprit philosophique moderne, par la marche civilisatrice de l'humanité, celle-ci voulant se libérer définitivement des erreurs et des superstitions (1) ;

Considérant enfin que les paroles et les interrogations directes ou indirectes sur les gestes et les pensées plus ou moins érotiques des confesseurs à des enfants et surtout à des jeunes filles, constituent un outrage à la pudeur et aux bonnes mœurs ; qu'il y a lieu pour ces motifs, d'étudier d'urgence le projet de la présente loi, en vue de sa promulgation :

Tombera sous l'application des lois du 29 juillet 1881 et du 16 mars 1898, la confession auriculaire ou par écrit d'un sujet mineur non émancipé par le mariage, reçue par un prêtre dans une église ou à son domicile, ou dans un endroit quelconque.

Sorcellerie et hystéro-démonopathie-médiumnité

A la fin du XV^e^ siècle, alors que la démonolâtrie sévissait sur la population laïque, on vit éclater dans les cloîtres de l'Europe Occidentale une autre

(1) Édit du Concile de Tortose en 1429, prescrivant aux médecins de ne pas faire trois visites consécutives aux malades qui ne se seraient pas confessés.

forme de folie religieuse, l'hystéro-démonopathie. Celle-ci, comme je l'ai démontré dans mon livre *La Psychologie morbide* (1), avait une véritable autonomie, d'après ses caractères différentiels, avec les autres grandes névroses du moyen âge.

La première épidémie d'hystéro-démonopathie fut celle du couvent de religieuses de Cambrai, en 1491. Vinrent ensuite, à quelques années de distance, celles d'Uvertét, de Sainte-Brigitte, de Kintorp, d'Amsterdam, de Cologne, de Milan, de 1550 à 1590.

La suivante fut celle du couvent d'Aix, qui vient de faire le sujet d'un travail remarquable de Jean Lorédan, tout récemment édité par la *Librairie académique*, sous ce titre : *Un grand procès de Sorcellerie au XVII^e siècle.*

C'est à l'aide de documents importants dont plusieurs inédits, et dont l'authenticité ne peut faire aucun doute que l'auteur a pu faire l'histoire complète et impartiale de ce procès fameux, avec tous ses détails, toutes ses particularités, les dépositions des témoins, les interrogatoires, les épisodes curieux et typiques, révélateurs d'états d'âmes peu connus, qui font revivre les êtres et les choses d'autrefois.

Nous savions déjà l'histoire de ce procès par les écrits du Grand Inquisiteur Michaëlis, le célèbre exorciste, soutenant l'accusation portée contre Louis Gaufridy, prêtre bénéficier des Accoulès, prévenu « du Crime de rapt, séduction, impiété, magie, sorcellerie, ayant suborné, violé, livré au diable une jeune fille noble, et d'être prince des Magiciens ».

Cette jeune fille, novice du couvent de Sainte-Ursule d'Aix, s'appelait Madeleine de Demandolx de la Palud; elle se dit un jour possédée, de même que sa compagne Loyse Capel ; et toutes les deux dénonçaient Louis Gaufridy comme l'auteur de leur ensorcellement.

Madeleine était d'une santé très précaire, atteinte d'anémie vers l'âge de 13 ans. Quant à Gaufridy, c'était le fils d'un berger élevé dans les montagnes de Provence, au milieu des troupeaux, jusqu'à ce qu'il vint faire ses études en vue de la prêtrise chez son oncle, curé de Pourrières.

D'après les procès-verbaux du P. Michaëlis, Madeleine était confessée, questionnée, exorcisée journellement. Elle s'accusait et accusait en même temps Gaufridy, « d'avoir renié Dieu, la Sainte Trinité, d'avoir écrit une cédule signée de son sang, d'avoir eu connaissance et cohabitation avec lui. »

Le P. Sébastien Michaëlis, Grand Inquisiteur de la Foi en Avignon, était un personnage considérable; il devait jouer un rôle prépondérant dans le procès. Sectaire illuminé, ennemi convaincu de la sorcellerie, il était capable des pratiques les plus abominables et des moyens les plus déloyaux pour arriver à exterminer tous les magiciens, en les purifiant dans les flammes orthodoxes des bûchers, dont il était l'atroce pourvoyeur.

(1) Leymarie, éditeur.

Ce fut contre lui que le malheureux Gaufridy eut à lutter à armes inégales, car le prêtre des Accoulès était peu intelligent, superstitieux, assez porté aux satisfactions matérielles, et probablement peu fidèle à ses vœux de chasteté, ce qui n'avait d'ailleurs rien d'extraordinaire à une époque où les mœurs du clergé étaient très relâchées, — d'ailleurs goûté des belles dames, à cause de son « esprit jouvial, gaudissant volontiers ».

La novice Madeleine était souvent triste, soupirait et ne répondait pas. La sœur de Gaumer s'apercevait alors que sa pensionnaire était « saisie de tremblement extraordinaire en tout le corps ». C'est dans cet état nerveux qu'elle « se preint à pleurer chaudement et à lui découvrir les grandes familiarités qu'elle avait eües avec ledit Gaufridy, consistant en baisers attouchements et autres prévautés, qui concernaient l'honneur de ladite Madeleine » (Dépositions de Catherine de Gaumer).

Quelques semaines plus tard, elle fut encore prise à l'église « d'un grand tremblement universel et épouvantable. Pendant qu'elle faisait sa dévotion, elle eut des visions de diables, qui lui représentaient diverses choses, même l'objet et la face dudit Gaufridy ».

« Du 12 août jusqu'au 21 décembre de la même année, Madeleine de plus en plus malade, fut sans cesse et aux mêmes heures de nuit travaillée par lesdits Esprits Malins, par diverses visions effroyables, en forme d'homme, de bouc, de lion, de chien, de cheval, de mulet et autres bêtes. » Elle se plaint aussi d'avoir un gros crapaud dans la gorge, et d'une boule gluante qui lui vient dans la bouche.

Comme traitement, on ne faisait que l'exorciser tous les jours et la confesser, toujours en butte aux récits de maléfices diaboliques; il lui arrivait souvent de raconter des choses merveilleuses et mensongères. Elle nommait les démons qui résidaient en elle. Ceux-ci, d'après les exorcistes, tentèrent de l'enlever « du Saint Lieu de la pénitence. Ils l'avaient transportée bien haut, voulant la tirer par une ouverture qui est au plus haut du chœur ». Le Père Michaëlis, ajoute que le diable Vérin disputait Madeleine aux 6.666 diables qui étaient au corps de cette jeune fille.

Une fois, dit encore, le P. Michaëlis, « Madeleine tombe en véritables attaques d'épilepsie (1), Belzébuth l'agitant beaucoup de tout son corps en plusieurs manières, tantost en arrière, tantost la teste jusques en terre. »

Dans les exorcismes, le procès-verbal du même Père dit que Madeleine, interrogée en latin, répondait toujours bien à propos, en son langage maternel, en langue provençale. Et cependant on avait célébré pour elle « plus de mille messes », M. et M^me^ de Demandolx donnant beaucoup d'argent, de même que plusieurs personnes riches. La pauvre malade, de plus en plus délirante, accusait toujours Gaufridy de l'avoir livrée aux diables, de l'avoir

(1) C'était probablement de l'hystérie convulsive.

trompée, charmée, etc. Et à toutes ces accusations, Gaufridy ne répondait rien, « sinon qu'elle était une folle, une mauvaise fille, qu'il ne l'avait jamais touchée, qu'il ne savait rien des charmes ny de la Magie » (*Déposition d'Antonin de Paris*). En sa présence, Madeleine se met à japper furieusement : « Ne vous étonnez point si j'*abboye*, car je vois le loup ». En une autre circonstance, on l'entendit tout à coup pousser « des grands cris et esboyements », croyant voir des sorciers en un certain endroit du plancher. Ses crises devenaient de plus en plus fréquentes et de plus en plus violentes. Elle avait été cependant, disait-elle, délivrée de 6.660 diables, mais il lui en restait encore une centaine « ou dedans, ou dehors », dont sept princes.

Quelques jours plus tard, elle veut se sauver, alors que le P. Michaëlis l'appelle au confessionnal. « Elle parle, écrit-il, à des êtres visibles pour elle seule, voit dans l'hostie un petit enfant beau à merveille, reluysant et jetant des rayons fort agréables... » Et elle crie, gémit, veut se tuer, promène autour d'elle « des regards effrayés, effrayants, semblant *prête à mourir*, demeurant assoupie ou demy-morte, puis se tordant en des convulsions affreuses... Et puis elle danse, elle rit, chante des chansons d'amour, imite le chant de la caille, le hennissement du cheval, faisant des farces et de grandes insolences ». Elle raconte encore les cérémonies du Sabbath, les sorciers convoqués par le diable, tous buvant du malvoisie, « pour eschauffer la chair à la luxure, les petits enfants qu'on mange, la paillardise, la sodomie, la bestialité, etc. ». Et ces histoires de Sabbath, toutes les folies de son pauvre cerveau malade, d'après les dépositions de certains témoins, elle en continuait journellement le débit, criant, chantant, et finalement tombant « roide comme marbre ». Le docteur Mérindol, qui l'a vue « dans ces *accidents étranges d'aliénation mentale* », déclare alors qu'il serait bon de la visiter.

Le lendemain les docteurs Mérindol, Fontaine, Grassi et le chirurgien Bontemps vinrent rechercher les marques du diable ; ils constatèrent quelques points anesthésiés, ne déterminant pas de douleur, en les piquant avec l'aiguille, et la preuve de la défloration de Madeleine.

Gaufridy ne tarda pas, après cela, d'être écroué, et plusieurs informations commencèrent contre lui. On l'interrogea de nombreuses fois, et il fut à ce point torturé par les juges instructeurs qu'il finit par perdre la tête et par répondre, par peur, dans leur sens. Finalement, le procureur général François de Rabasse déposa ses conclusions, déclarant suffisamment prouvés les crimes de magie, sorcellerie, idolâtrie, lubricité, affirmant la réalité des marques, les séductions magiques exercées sur Madeleine de Demandolx Et le lendemain, 30 avril 1611, il fut condamné à être dégradé et conduit au bûcher la hart au cou, pieds nus et la torche à la main. C'était la dix-neuvième victime du sectarisme du Grand Inquisiteur Michaëlis.

Je n'ai pas l'intention de faire le procès du Saint-Office. De grands historiens ont suffisamment élucidé cette triste question du Moyen âge. Je veux borner mon rôle à reconnaître les phénomènes morbides de l'hystéro-démonopathie et de mettre en relief ceux qui caractérisent les sujets hypnotiques. Dans l'observation de Madeleine de Demandolx, comme dans celles de psychopathie hystérique démoniaque qui sévirent pendant plusieurs siècles nous retrouvons toujours les mêmes phénomènes morbides :

L'anesthésie de certains points de la surface cutanée, dans les fameuses marques du diable que les inquisiteurs recherchaient avec des sondes acérées;

L'hyperesthésie des organes abdominaux et génitaux, dans les hallucinations d'empoisonnement par les maléfices, dans les sensations viscérales attribuées à la présence des démons ;

Les spames du pharynx et des muscles laryngés, dans les cris et les aboiements de la période prodromique des accès convulsifs ;

Le somnambulisme, dans l'existence de mouvements divers, quelquefois en opposition avec les lois de l'équilibre dans l'état de lucidité d'esprit en dehors de l'état de veille, avec ou sans la faculté de médiumnité, dans la perception de sensations sans l'intervention des sens, dans l'extase avec perte du sentiment et hallucinations de la vue.

La suggestion, inconsciemment provoquée dans les modifications de la motilité, dans les mouvements automatiques exécutés par imitation ou par l'empire d'une volonté étrangère, et, en général par l'idée des phénomènes dans le cerveau, par la parole, le geste, la vue, la pensée ;

La léthargie, dans la dépression de toutes les parties du corps, et une prédisposition des muscles à la contraction ;

La catalepsie, dans l'immobilité du corps, la fixité du regard, la rigidité des membres dans toutes les attitudes qu'on veut leur donner ;

Les états convulsifs ;

Le délire de la haine de Dieu et des sacrements ;

Le délire d'hétéro-accusation, d'auto-accusation, d'auto-hétéro-accusation ;

La possession diabolique, avec la conviction que les démons parlent par leur bouche et sont dans leurs organes ;

La xénoglossie, possibilité de comprendre et de s'exprimer en langue étrangère, pendant la période délirante principalement ;

L'insomnie souvent persistante ;

Les accès de fureur, à la suite des douleurs physiques et morales éprouvées dans les accès.

En résumé, comme nous le savons, le somnambulisme, la suggestion, la léthargie, la catalepsie sont des phénomènes communs aux sujets hypnotiques et aux hystéro-démonopathes, et chez ceux-ci il y a encore un rapport direct entre les idées érotiques et des idées mystiques. Quant à la xénoglos

sie et à la possession diabolique, peut-être appartiennent-elles à la médiumnité morbide, c'est-à-dire à la prise de possession du sujet par des Esprits arriérés, et pouvant par celà même être malfaisants ?

Dr EDM. DUPOUY.

L'EVOLUTION DES SCIENCES PSYCHIQUES

X

Magnétisation Spirituelle

Les esprits travaillent tous dans l'au-delà ou autour de nous ; les plus évolués commandent et dirigent les moins évolués. Certains d'entre eux ont pris la mission de faire avancer les hommes en leur suggérant de bonnes idées, en éloignant les esprits qui pourraient leur nuire, d'autres ont pris la mission de soulager les malades (1).

Pour cette œuvre, il est indispensable à l'esprit d'avoir un intermédiaire terrestre, un médium pour transmettre les fluides salutaires aux malades.

Ce médium devra être aussi pur que possible, dénué de passions, pour ne pas apporter de troubles dans la transmission des fluides. Il recevra les instructions de l'esprit guérisseur sous la forme d'intuitions à son esprit et d'impulsions à ses mains qui leur indiqueront l'endroit où il doit les placer.

Le médium n'aura qu'à obéir à ces intuitions et impulsions et il magnétisera ainsi le malade et le guérira, si Dieu le permet, s'il n'a pas d'épreuves à subir.

Ces médiums devront suivre une hygiène spéciale, manger peu de viande, éviter tout excès (1) pour pouvoir transmettre des fluides guérisseurs.

Quant à ceux qui ont des épreuves à subir, l'esprit guérisseur pourra les soulager en grande partie des souffrances qu'ils endurent et la résignation du malade, jointe à la prière, feront le nécessaire pour son avancement spirituel, pour son évolution.

Les médiums ne sont pas libres de disposer des esprits à leur gré, aussi leur est-il impossible de faire payer leurs séances, et de plus celui qui désirerait gagner beaucoup d'argent en faisant payer ses services médianimiques, serait à peu près certain de n'être pas assisté du tout ou de ne l'être que par des esprits inférieurs.

Pour être assisté de bons esprits, il faut être absolument désintéressé :

(1) Pour plus de détails, voir l'excellent petit ouvrage *La Médecine des Esprits*. Leymarie, éditeur, franco 0 fr 30.

celui qui est assez riche pour vivre sans avoir besoin de travailler ne doit jamais faire payer sa médiumnité.

Celui qui n'a pas assez pour vivre peut employer pour ses besoins personnels, à la condition de les réduire le plus possible, les dons qu'il reçoit ; le surplus doit être donné intégralement aux pauvres.

Les médiums guérisseurs, qui, au regard des lois humaines imparfaites, sont souvent poursuivis, très injustement d'ailleurs, peuvent réserver une certaine somme sur les dons qui leur sont faits pour les procès qu'ils pourraient avoir à subir. S'ils ont une famille à élever, des parents à soutenir, ils peuvent naturellement prendre sur ce qui leur est donné pour cela.

Les évêques bénissent avec les mains comme les magnétiseurs opèrent également avec les mains. Mais les évêques le font à une distance éloignée, alors que les magnétiseurs touchent presque leurs sujets ; il en résulte que l'action de bénir est moindre que celle de magnétiser.

D'autre part, l'évêque a, bien souvent, des pensées qui vont à l'encontre du bon effet de la magnétisation ; par exemple, s'il a des idées d'intérêt matériel, ses bénédictions s'en ressentent forcément .

Cependant la foi est souvent assez forte chez les fidèles pour neutraliser cette influence mauvaise et faire attraction pour les fluides.

XI

La régression de la mémoire

Lorsqu'on endort quelqu'un par des passes magnétiques et qu'on lui suggère de revenir dans le passé, l'esprit du sujet, dégagé de la matière, revoit son passé le plus proche, et si l'hypnotisation est poussée plus loin, il revoit les existences qu'il a vécues autrefois, à la condition qu'elles aient eu lieu sur la Terre (1).

On arrive ainsi à reconstituer l'existence passée des personnes. Si cela pouvait se pratiquer plus aisément, ce serait un moyen d'étude pour l'archéologie et l'histoire. Mais nous n'en sommes pas encore là.

Certains sujets mélangent leurs propres souvenirs au récit qu'ils font lors qu'ils revivent hypnotiquement leurs existences passées ; il suffira, dans ce cas, de leur suggérer d'oublier totalement les souvenirs de la vie actuelle ainsi que les études ou lectures qu'ils auraient pu faire.

Les sujets hypnotisés peuvent aussi vivre un avenir fictif, formé, comme celui que prédisent les somnambules, des éléments en voie d'exécution visibles dans l'espace pour les voyants.

(1) Nous pensons que, si les existences antérieures ont eu lieu dans une autre planète, que la Terre, le dégagement de l'esprit pour les reconnaître, serait tel que la mort s'ensuivrait.

Cet avenir, naturellement, n'a rien de certain, la Volonté divine peut le modifier à chaque instant et la volonté humaine peut aussi le modifier dans une certaine mesure. Cependant on peut l'étudier et en tirer parfois profit, car il est une indication de ce qui doit arriver, si les conditions restent les mêmes.

Ainsi donc la régression de la mémoire a à la fois un côté moral, en montrant les conséquences des actes des esprits dans les existences astrales et les positions terrestres qui résultent de ces actes, et un côté scientifique possible, en éclaircissant l'archéologie et l'histoire par des faits vécus et en partie contrôlables par des différents témoignages (1).

(*A suivre.*)

M. J.

REVUES ET JOURNAUX ÉTRANGERS

Convaincants Phénomènes

Nous lisons dans le *Light* du 17 août 1912 que d'intéressantes séances ont été données en Russie; M. Chittchekoff, l'éditeur du *Moscow contemporary Rebus*, en a fait paraître récemment le compte rendu dans ce journal.

Voici les faits : « Les Membres d'un cercle spirite ont discuté sur la meilleure manière, pour un esprit, d'établir son identité. Ils ont conclu en faveur de la photographie. »

En 1902, un vieux gentleman mourut ; un soir après six heures, il s'endormit dans un fauteuil et ne se réveilla plus. La première personne qui le découvrit après sa mort, fut un membre du cercle. Peu après il manifesta sa présence au moyen de coups frappés dans la table ressemblant aux sons qu'il avait l'habitude de tapoter avec ses doigts lorsqu'il vivait.

Des séances furent faites, avec expériences de photographie spirite en alternant par des séances avec communications par la table. En 1906, une première épreuve obtenue montra un fantôme complètement enveloppé. Une seconde épreuve dévoila l'image très nette et parfaitement ressemblante du vieux gentleman, que tous les membres reconnurent. Il portait ses vêtements ordinaires, mais le cou était largement enveloppé, de telle sorte que l'on ne pouvait voir le col de la chemise. Des recherches permirent d'apprendre que les personnes qui l'avaient enseveli, ne parvenant pas à bouton-

(1) Pour plus de détails, voir l'excellent ouvrage de A. de Rochas : *Les Vies Successives*, ainsi que L. Denis : *Le Problème de l'Etre et de la Destinée*.

ner le col de la chemise, avaient entouré le cou d'un mouchoir qui cachait ce col et c'est ce que reproduisait la photographie psychique (détail ignoré de tous les assistants).

Dans une soirée tenue, la veille de Noël 1911, un assistant constata que son voisin avait la main gauche et la poitrine lumineuses et un message par coups frappés dicta : « De la part de Peter », le nom du vieux Monsieur décédé et la table se souleva à plusieurs reprises. Presque au même instant un cachet en ivoire tomba sur la main lumineuse. Il était vieux et usé, mais les assistants reconnurent les armes du défunt. L'un deux, son plus intime ami, ayant manifesté son profond regret de ne posséder aucun souvenir de lui, la table dicta: « Gardez-le en souvenir ! »

Le rapport conclut que les assistants affirment la sincérité et leur entière conviction dans la réalité des communications spirites.

La photographie psychique ayant été obtenue dans de bonnes conditions, le portrait du défunt Prince Pierre Golibzine est aussi net que s'il avait été pris pendant sa vie terrestre. Le cachet de famille a été comparé avec les cachets en cire dont ses propres lettres portaient l'empreinte et sont absolument identiques.

Conscience et Personnalité

Le *Light* nous apprend que beaucoup de personnes maintenant confondent la *personnalité* avec cet hôte très confus, que l'on nomme *conscience*. Le Dr Hyslop critique une assertion du Dr Lyman Abbott dans le *Journal of the American S. P. R.* de juillet. La personnalité ne dépend-elle pas de l'état d'être de la conscience ?

Le Dr Hyslop très finement demande :

« Qu'est-ce que la personnalité, si elle n'est pas la conscience ? Depuis que l'humanité est sortie de l'enfance, les hommes conçoivent la personnalité comme étant identique avec la conscience, et cependant maintenant nous pouvons dire qu'elle n'en dépend nullement :

« Qu'est-ce que la personnalité si elle n'est pas la conscience elle-même? »

C'est simplement la pure image mentale de notre esprit et l'image de l'esprit de ceux qui sont décédés.

Maintes personnes dans le plan super-sensible ont clairement conception de ce cas.

Madame Annie Bright et les Communications de W. Stead.

Madame Annie Bright affirme dans *The Harbinger of Light*, sa confiance entière dans l'identité des communications obtenues par sa main écrivant automatiquement et signées du nom du publiciste et spirite anglais.

Elle ajoute que, dans ces dernières années, elle fut en rapports très suivis avec M. W. Stead et qu'il n'est nullement étonnant qu'aussitôt après sa mort il soit de nouveau en communication avec elle, se proposant de faire par son intermédiaire, et grâce à la publicité dont jouit son journal, les révélations les plus importantes sur le monde de l'au-delà.

Après lui avoir fait part qu'il préparait un premier article intitulé : « Ce que la vie est réellement dans le monde des Esprits », il a ajouté : « Cet article soulèvera de nombreuses plaisanteries, et il vous faudra nécessairement être armée de tous points. Qu'importe ! ces plaisanteries, ces railleries que vous adresseront les matérialistes ne vous feront que du bien. Ce que nous souhaitons, ce qu'il nous faut, c'est amener les masses à penser à ces choses ! Il semble que je n'ai été envoyé de ce côté que pour être plus utile. J'ai compris le but de cette mission vers lequel doivent tendre tous mes efforts et je suis heureux de penser que je pourrais agir plus efficacement que jamais. »

« Continuez à être aussi brave et aussi ferme que vous l'avez été jusqu'ici. Mais cette fois la révélation que vous aurez à faire sera des plus étonnantes. »

« Vous ne tiendrez aucun compte des blâmes que cette révélation pourra soulever, que ces blâmes viennent de parents, d'amis ou du public. Vous serez toujours soutenue de la façon la plus providentielle. »

Nous lisons d'autre part dans des notes en tête du *Harbinger of Light* que M. W. Stead démontre dans ces communications, de quelle façon il se propose d'agir pour répandre la vérité au sujet des rapports qui existent entre les deux mondes.

Puis voici un passage de l'article annoncé précédemment comme devant contenir d'importantes révélations, l'auteur de la communication y parle de la joie extrême ressentie lors de la séparation de son corps avec l'esprit prenant sa liberté reconquise ; à cet instant un ange lui servit de guide et répondit à toutes ses questions, puis le conduisit dans la demeure qu'il s'était préparé pendant sa vie terrestre, elle était d'une impressionnante beauté, les œuvres les plus parfaites de nos architectures terrestres ne peuvent en faire concevoir aucune idée.

Les murs sont ornés de tableaux représentant les actions de M. W. Stead tendant à améliorer l'état moral de l'humanité. Puis il y a encore de splendides jardins, des fleurs de toute beauté, une musique d'une divine harmonie, enfin des détails sont encore donnés sur les occupations des esprits. Ajoutons pour

les lecteurs de la *Revue Spirite* que ces communications sont appelées à mettre en relief le nom déjà connu de M^me^ Annie Bright, mais que toutefois, nous regrettons le manque de preuves sérieuses qui doivent toujours à notre siècle venir appuyer une révélation quelconque.

Pour la traduction : B. J.

CORRESPONDANCE

Mon cher Rédacteur en chef,

Je vous serai reconnaissant d'insérer dans votre Revue une rectification adressée à M. de Vesme, puisque sa Revue, les *Annales psychiques* qu'il dirige, ne l'a pas insérée sur ma réquisition. Commandant DARGET.

Paris, le 25 juin 1912. *A Monsieur de Vesme, Rédacteur en chef des* Annales des Sciences psychiques.

Monsieur,

Dans votre numéro d'avril, page 121, que j'ai reçu vers le 15 mai, vous avez inséré une relation portant comme titre : « Le phénomène du nœud de Zoellner aurait-il été renouvelé ? ». Comme le phénomène dont vous parlez avait eu lieu sous ma direction et que j'ai trouvé qu'il était raconté d'une façon inexacte, je vous ai envoyé une lettre rectificative, à la date du 21 mai, en vous priant de l'insérer dans votre plus prochain numéro, c'est-à-dire dans votre numéro de mai, que je viens seulement de recevoir le 15 juin, encore en retard d'un mois et demi. Ma rectification était ainsi conçue :

Lyon, le 21 mai 1912. *Monsieur de Vesme, Rédacteur en chef des* Annales des Sciences psychiques.

Je reçois votre dernier numéro des Annales à Lyon, où j'ai été appelé pour faire deux conférences.

Je vous envoie de suite une rectification, en vous priant de l'insérer dans votre plus prochain numéro.

Votre article relatif au nœud que j'avais imaginé et que j'avais fait défaire par un Esprit chez le grand médium, M. Cornille, est erroné. Tel que vous le racontez, il s'éloigne de la vérité et il diminue la qualité des expériences faites.

Comme, en spiritisme, il faut dire les phénomènes obtenus dans toute leur exactitude, sous peine de compromettre la cause que nous servons, je viens rétablir les faits : D'ailleurs la vérité tout entière était contenue dans le *Fraterniste* où vous dites l'avoir prise, et je ne sais pourquoi vous vous en êtes écarté, puisqu'il n'y avait qu'à copier, ce qui n'était guère plus long que ce que vous avez écrit.

Si vous relisez votre article, vous vous apercevrez que le lecteur ne peut pas se rendre compte des deux expériences successives que le *Fraterniste* relate et qui sont :

1° Un nœud, dont les deux bouts de la corde étaient scellés, a été défait en séance devant tous les témoins, qui ont signé au bas du procès-verbal;

2° Un deuxième nœud, laissé à Mme Cornille, a été défait pendant la semaine qui a suivi mon expérience. Ce nœud était scellé à la cire par le cachet de M. Chevreuil, et pouvait être laissé entre les mains de Mme Cornille qui a obtenu ce phénomène chez elle, à un moment où elle était dans un état médianimique propice : mais sans témoins.

Ceci est bien différent de ce que vous avez écrit.

Commandant DARGET.

A la réception de votre numéro de mai, n'y voyant pas ma rectification, je vous ai écrit immédiatement, le 15 juin, en vous demandant si vous ne l'aviez pas reçue.

Vous m'avez répondu par votre lettre du 18 juin :

« Je n'ai plus votre lettre du 21 mai, elle est sans doute passée au panier, « car je n'y attachais aucune importance, la rectification que vous me de- « mandiez, ayant été faite par moi-même et par M. Chevreuil dans mon der- « nier numéro. »

Or, M. Chevreuil a eu besoin, comme moi, de vous demander une rectification, en ce qui le concernait ; c'est-à-dire pour la deuxième expérience qu'il avait photographiée, tandis que moi, je vous l'avais demandée pour la première expérience : celle faite en présence de témoins qui ont signé le procès-verbal d'obtention, ce qui est bien différent.

De plus, dans ce numéro de mai, vous avez ajouté quelques mots désobligeants pour moi, et pouvant laisser des doutes au lecteur sur la véracité du phénomène, en écrivant :

« Il nous revient d'ailleurs que quelques-unes des personnes qui figurent « comme signataires du procès-verbal de la séance du 12 avril, protestent « en disant qu'elles n'ont autorisé personne à se servir de leurs noms. »

C'est moi maintenant qui proteste contre une pareille insinuation.

Les signataires étaient tous présents, et tous ont donné leurs noms.

En conséquence, je vous requiers d'insérer la présente rectification, recti-

fiant à la fois vos deux articles sur le phénomène du nœud défait, dans votre prochain numéro.

Commandant DARGET.

COMMUNIQUÉS

Le Conseil d'Administration de la **Société Française d'Etude des Phénomènes Psychiques**, 57, rue du faubourg Saint-Martin, Paris, nous prie de prévenir nos lecteurs qu'il sera donné le *dimanche 10 novembre* à 2 h. 1/2 de l'après-midi dans la *Salle des Agriculteurs de France*, 8, rue d'Athènes, une **Conférence**, qui sera faite sous la présidence de M. E. Philippe, avocat à la Cour et vice-président de la Société, par M. Gabriel Delanne, président; ayant pour titre : « **Un grand projet,** » le « **Dolmen Celtique** ».

Cette conférence sera suivie d'une *audition musicale* sur piano par le médium Aubert.

Entrée gratuite. — Les portes seront ouvertes à 2 heures et fermées à 2 h. 1/2. — Demander des cartes au bureau de la Revue.

Mme Jeanne Beauchamp, vient de nous faire parvenir une brochure intitulée *Etudes intuitives*, dont voici la table des matières. — 1er Etude : Description générale. Le plan divin. Dieu. L'homme. — 2e Etude : Principe fondamental de la doctrine chrétienne. — 3e Etude : Unité de la pensée ésotérique. — 4e Etude : Constitution de l'homme. — 5e Etude : Loi d'Involution et d'Evolution ou théorie de la chute et de la rédemption.

Cette brochure contient les cours faits par Mme Beauchamp à l'Alliance Spiritualiste pendant l'année 1911-1912.

Si parmi nos lecteurs quelques personnes s'intéressent à ces questions, Mme Beauchamp tient à leur disposition, à titre gracieux, un exemplaire de cette brochure, en lui en faisant la demande, 12, rue du Mons, à Amiens (Somme).

Nous sommes heureux d'informer nos lecteurs que le Dr Papus va reprendre la série de ses Conférences Esotériques le jeudi 24 octobre, à 8 h. 1/2 du soir, à la salle des Sociétés savantes, 8, rue Danton.

Ces conférences se continuerons le quatrième jeudi de chaque mois. (Demander le programme et les lettres d'invitation, 15, rue Séguier.)

Conditions spéciales pour nos abonnés.

LIVRES NOUVEAUX

Le Impressioni Materne studio sperimentale sulla genesi psichica di alcune Voglie e mostruosita, par Enrico Carreras (100 pages in-8°) librairie Luce e Ombra. — Milan.

Ce livre est contemporain des phénomènes stigmatiques de l'image de Buenos-Ayres.

Quel lien entre ce livre et le suintement de sang de l'image ?

La réponse est contenue dans les premières lignes de Impressioni Materne.

« Sans recourir à l'étude des manifestations médianimiques, il est diverses classes de phénomènes qui démontrent la sujétion du corps de l'homme et des animaux à l'activité psychique qui l'anime et qui le pétrit. »

Voici l'une des trente-sept envies, discutées par Enrico Carreras.

« Ma femme était enceinte de deux mois.

« Elle s'amusait à caresser notre petit chien.

« A l'improviste, elle sent sous le doigt quelque chose de dur, adhérent au dos du fox-terrier.

« Elle regarde de près ! C'est une tique ! Elle est gonflée de sang !

« Ma femme en est vivement impressionnée ! Elle en a le frisson !

« A la naissance de notre fillette Emilie, ma femme fut préoccupée de cette impression, elle voulut se rendre compte et elle regarda de près l'enfant.

« En effet, elle constata sur le dos d'Emilie une excroissance calleuse, de la forme d'une tique. »

Quant à l'explication des envies, la voici, d'après Enrico Carreras :

« L'envie, le stigmate sont des images tracées sur le plasma humain par un dessinateur qui use de la force psychique de la maman. »

Il est des envies qui appartiennent à l'histoire.

Témoin, l'image du Saint Esprit !

C'est le nom de l'envie que portait, à la cuisse gauche, le personnage énigmatique qui décéda à Delft, le 10 août 1845 !

Pour Louis Philippe roi des Français, c'était un imposteur.

Pour Guillaume, roi des Pays-Bas, c'était le fils de Louis XVI et de Marie-Antoinette, reine de France.

Au procès-verbal d'autopsie de ce personnage, figure la mention :

« A la partie médio-intérieure de la cuisse gauche, une envie (*nevus maternus*), tache de mère superficielle et irrégulière, étendue, non garnie de cheveux. »

Cette envie est un argument d'identité dont la simulation est délicate.

Elle fut invoquée, en 1834, par l'autopsié de Delft. C'est de l'histoire !

Alors l'énigmatique personnage envoya à Prague, auprès de la duchesse d'Angoulême, un de ses amis, M. Morel de Saint-Didier.

Avant le départ de ce messager, porteur d'une lettre à la duchesse, l'autopsié de DELFT mit à nu sa cuisse gauche et montra le SAINT-ESPRIT à son ami, comme un argument difficile à falsifier.

Puis, il ajouta ce commentaire à la naïveté biblique de l'exhibition :

« Je veux que vous puissiez déclarer à ma sœur, que vous avez vu ce SIGNE, *qu'elle connaît très bien elle-même !* »

La bizarrerie du tissu humain, que le vulgaire désigne énergiquement de l'impression même qui la produit le plus fréquemment, l'ENVIE, a inspiré deux jolis vers à un naturaliste du XVIII^e^ siècle :

Les ENVIES sont comme les nues !
On y voit tout ce que l'on veut !

La boutade est décochée avec grâce ! Et pourtant ! et pourtant !

Tenez ! Lisez cette autre boutade !

« Il est de tradition, dans le monde diplomatique hollandais, que c'est une *mauvaise plaisanterie* que le roi Guillaume a voulu faire à Louis-Philippe. »

La *mauvaise plaisanterie*, c'est l'inscription « fils de Louis XVI et de Marie Antoinette » apposée sur la pierre tombale et sur l'acte de décès du personnage énigmatique, qualifié imposteur par Louis-Philippe.

Mauvaise plaisanterie ! Réfléchissons !

Cette mauvaise plaisanterie, elle contient la démonstration de la futilité du jugement humain !

Elle étale cette futilité en matière grave !

Il est question de l'identité du fils de rois !

Il s'agit de revêtir un imposteur de la légitimité royale !

Mauvaise plaisanterie ! Et c'est le roi de Hollande, Guillaume, qui en est l'auteur !

Eh bien ! Je refuse d'y croire !

Et pourtant M. Ernest Daudet l'affirme !

Cet historien formule son témoignage, en présence de la plus haute assemblée de la France et de l'univers, à la barre du Sénat !

Ce témoignage, il est consigné à la page 71 de *La question Louis XVII au Parlement* !

Je sais parfaitement que l'on dira :

« Cela fait bien des apparences en faveur de « mauvaise plaisanterie » !

Cependant je compare ces apparences à la loyauté de la parole royale, à la gravité du sujet, et surtout à la conscience qui anime le monarque, à l'égal

du lettré qui trace cette analyse, de la même flamme généreuse qui vivifie les lecteurs de cette discussion.

Oui ! C'est à la conscience des lecteurs de *La Revue Spirite*, que je livre la boutade d'Ernest Daudet.

Cette boutade ! Elle est l'extension infinie de la boutade précitée du philosophe Charles Bonnet sur les envies !

> La CONSCIENCE est comme les nues !
> On y lit tout ce que l'on veut !

J'ai plus sage opinion de la conscience de mes lecteurs, et même de la conscience des rois.

Revêtir l'imposteur du prestige de la légitimité ! Ce n'est pas une mauvaise plaisanterie, c'est bel et bien un crime de lèse-conscience !

Le suggestif exposé d'Enrico Carreras triomphe du spirituel distique, par lequel à la page 400 du tome VI[e] de *Considérations sur les corps organisés*, le genevois Charles Bonnet croit réfuter la genèse psychique des ENVIES.

Enrico Carreras convient avec Charles Bonnet que la TIQUE, dessinée sur le dos de sa fillette Emilie, n'a pas la précision de contours et de couleurs, qui caractérise une tique, piquée dans une collection d'arachnides.

Cela ! C'est entendu ! C'est une TIQUE, comme vous ou moi, comme M[me] Carreras ou M[me] PAGANUCCI saurions la représenter !

C'est un croquis ! Mais ce croquis de la TIQUE diffère nettement et clairement de la colombe éployant ses ailes, qui constitue le signe historique du Saint-Esprit !

Ce qui fait l'originalité de ce dessin sur tissu humain c'est son auteur.

Cet auteur ? Ce n'est point la mère ; car c'est contre son gré, c'est à son insu, que maintes fois s'opère le dessin.

On ne peut affirmer, en effet, qu'une chose ! La maman est l'instrument dont se sert la Providence pour tracer le dessin.

Lorsque j'écris « Providence », je pense à la série complexe de forces qui, au-dessus de la maman, président à l'évolution de la mère et de l'enfant, de l'espèce et du genre, de la planète et de ses sœurs, du soleil et de ses émules, sans parler de ce qui est au delà.

Cette série de forces, cette Providence utilise la force psychique de la mère : c'est son encre ! Elle marque l'épiderme de l'enfant d'un signe indélébile. Elle l'individualise ! Elle crée en l'autopsié de DELFT du 10 août 1845, l'être unique, scellé du *nevus maternus*.

Au début de cette analyse, j'écrivis :

« Quel lien entre le livre d'Enrico Carreras et le suintement de sang de l'image du Sacré-Cœur de Buenos-Ayres ? » Voilà ! Enrico Carreras démontre la genèse psychique de l'ENVIE, c'est-à-dire la distillation par la force

psychique de la maman, des couleurs qui constituent l'originalité du *nevus maternus*.

Le suintement de sang de l'image du Sacré-Cœur ? C'est le même phénomène, en tant que distillation de couleurs !

La différence ? C'est une distillation, sans fils apparents, tandis que, dans le cas du NEVUS MATERNUS, il y a un faisceau de nerfs, qui montre le chemin de la distillation.

Bref, dans EL MILAGRO DE LA CALLE PICHINCHA c'est un cas de télépathie sans fils ; tandis que, dans l'examen du NEVUS MATERNUS, il y a télépathie avec fil !

DON PABLO.

La Société d'Études Psychiques de Nice nous prie de prévenir nos lecteurs que la réouverture des réunions aura lieu pour la saison 1912-1913 le mercredi 20 novembre au, siège social, 7, avenue de la Gare, à Nice.

Pensée du mois (du 15 octobre au 14 novembre)

— La prière et la volonté sont les deux plus grandes forces que l'homme ait à sa disposition.

— Quand la prière est forte et pure, elle va toujours à celui auquel elle s'adresse: en outre, elle dissipe les fluides épais qui vous entourent, — elle met la joie dans votre cœur, — il semble qu'elle détache de ce sol aride vos pauvres pieds si lourds, et parfois si meurtris. (*Conseils des Invisibles*, G^e A.)

Le Directeur-Gérant : PAUL LEYMARIE.

MAYENNE, IMPRIMERIE CHARLES COLIN